

U d'/of OTTAWA
39003002514783



HENRI CHANTAVOINE

Envoi Angel Sobot

Au fil des jours

499-1A-528

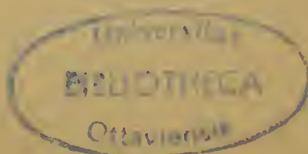


PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC LXXXIX



PG
3204
.C9 A9
1889



DIS LARIBUS

RECEVEZ, ô Lares antiques,
Dieux oubliés, mais immortels,
Ces vers nouveaux, fleurs domestiques
Que je suspends à vos autels.

Vous m'avez vu penser et vivre
Et vous savez, ô Dieux amis,
Que dans les pages de mon livre
C'est mon cœur même que j'ai mis.

Vous savez que dans ma retraite,
Content du sort qui m'est donné,
L'âme par mes songes distraite,
Je vis obscur et résigné,

Sans avoir d'autre fantaisie
Et sans chercher d'autre plaisir
Que de faire à la poésie
La bonne part de mon loisir.

*
* *

C'est là que, l'oreille bercée
Par les rythmes capricieux,
Je suis le vol de ma pensée
Dans son libre essor vers les cieux;

Là que souvent, dans la nuit sombre,
Docile à l'appel de ma voix
J'ai rêvé que je voyais l'ombre
D'un des demi-dieux d'autrefois,

Virgile, Horace ou La Fontaine...
Les vieux maitres toujours nouveaux,
Me montrant la palme... lointaine
Et souriant à mes travaux,

Tandis que, pour charmer mes veilles,
Comme d'un jardin parfumé,
S'envolait un essaim d'abeilles
Du Platon que j'avais fermé.

*
* *

Il est de plus hautes fortunes,
Mais je n'en suis pas envieux,
Les richesses sont importunes
Et les honneurs sont périlleux.

Je n'aime pas la politique...
Je suis trop petit compagnon
Pour que la balance publique
Penche un jour au poids de mon nom;

J'estime, dans la paix profonde
Qu'on savoure à rester chez soi,
Que la terre, puisqu'elle est ronde,
Peut, bien ou mal, tourner sans moi;

Et d'ailleurs, parmi mes semblables,
Combien, bourgeois ou paysans,
Qui se jugent indispensables
Et sont à peine... suffisants!

J'ai peur de la philosophie,
Et je n'en sens pas le besoin;
Ma pauvre raison se défie
De ceux qui la mènent si loin.

Tous ces assembleurs de nuages
Sont à coup sûr de grands esprits;
Mais j'ai peu lu leurs grands ouvrages,
Je les ai surtout peu compris.

Leur astrologie est obscure,
Et j'aime mieux compter mes pas
Que d'aller choir, par aventure,
Dans le puits... que l'on ne voit pas.

*
* *

Parmi les auteurs à la mode,
Je reconnais ingénûment
Qu'il en est peu dont s'accommode
Mon humeur... ou mon jugement.

Cela vient sans doute, je pense,
De la forme de mon cerveau
Et d'avoir lu, dans mon enfance,
L'Art Poétique de Boileau;

Si bien que, toujours plus fidèle
Aux écrivains du temps passé,
Quand je veux choisir un modèle,
Je relis ce qu'ils ont laissé.

Pour moi, chétif, qui viens d'écrire
Un volume de vers nouveaux,
C'est au public, s'il veut me lire,
A m'apprendre ce que je vaux.

Va maintenant, mon petit livre,
Puisque ton maître ouvre la main,
Oiseau captif que je délivre,
Tâche de faire ton chemin...

Et toi, que je ne puis connaître,
Qui que tu sois, ami lecteur,
Que je viens de blesser... peut-être,
Pardonne aux fautes de l'auteur.



I

Le Siècle



AUX JEUNES GENS

C'est à vous, jeunes gens, qui montez la colline
Où vous arriverez quand nous ne serons plus,
Et qui portez, à l'heure où notre front s'incline,
Une clarté d'aurore à vos fronts chevelus;

C'est à vous, ô jeunesse aimable et couronnée
Par le feuillage vert de vos illusions,
En qui la sève abonde, au nouveau de l'année,
Et dont les yeux ardents sont pleins de visions;

C'est à vous que j'écris ces vers venus de l'âme;
Je vous ai devancés sur le même chemin,
Mais ce que j'ai reçu de lumière et de flamme
Je veux vous le transmettre en vous donnant la main.

esais qu'un mauvais air pèse sur vos poitrines,
Qu'on prêche le néant à vos jeunes esprits,
Et que, désenchantés par de froides doctrines,
Les plus fiers d'entre vous se prennent en mépris;

Je connais leur souffrance et j'ai vu la morsure
Que la désespérance a faite dans leur chair,
Mais plus fraîche est l'atteinte et neuve la blessure,
Mieux on la peut guérir en y portant le fer.

Je sais qu'on vous a dit, avec un faux sourire :
« Le ciel n'est qu'un mirage au bout de l'horizon,
« La vie un vieux roman que l'on ne peut plus lire,
« La gloire une folie et l'amour un poison. »

On vous a dit : « Lutter, agir, vouloir, qu'importe?
« L'Univers est un jeu de la Nécessité;
« La foi s'est envolée et l'espérance est morte,
« Rien ne console plus la triste humanité;

« Rien ne réjouit plus notre pauvre âme humaine,
« L'âme même est un mot que nous n'entendons pas;
« Sans savoir, sans chercher où le Destin nous mène,
« Vivons au jour le jour et marchons pas à pas;

« Allons, comme un troupeau qui broute une herbe rare,
« Sur une lande ingrate où de maigres buissons
« Portent de loin en loin une verdure avare,
« Qui ne voit point de nids et n'a point de chansons;

« Pleurons, la vie est sombre et c'est un mauvais rêve
« Que de faire ici-bas le songe d'être heureux;
« Le mal est sans limite et la douleur sans trêve
« Et les plus éprouvés sont les plus généreux;

« Mais puisque l'existence est une duperie,
« Puisque l'effort de vivre a brisé nos genoux,
« Nous flétrirons si bien l'âme de la patrie,
« Qu'elle ne pourra plus refleurir après nous. »

Et ces désespérés ont tenu leurs promesses :
Énervant le courage et navrant la gaîté,
A la lourde Allemagne ils prennent ses tristesses,
A notre ciel joyeux ils ôtent sa clarté;

Ils enlèvent la joie au pays de Molière,
Ils noircissent l'humeur du vieil esprit gaulois,
Ils font pleurer d'ennui la Muse familière,
Dont le rire était doux aux hommes d'autrefois.

La jeunesse les suit, inquiète et pensive,
En vain sa voile s'enfle au souffle des flots bleus,
Elle n'aperçoit plus luire sur l'autre rive
Le lointain paradis des songes fabuleux;

Elle ne pense plus aux Iles Fortunées,
Elle laisse tomber sa rame dans la nuit,
Elle n'attache plus que des roses fanées
A la barque de mort qui porte son ennui.

Commencez plus gaîment votre hardi voyage,
Chantez dans la mâture, ô jeunes matelots,
Souriez à la mer en quittant le rivage,
Et laissez-vous bercer par le rythme des flots.

Aimez, ô jeunes gens, et respectez la vie:
Elle est bonne à celui qui va droit son chemin
Et qui ne garde au fond de son âme ravie
Que le rêve d'hier et l'espoir de demain;

Elle est bonne à tous ceux qui courent à leur tâche,
Comme le laboureur qui se lève au matin
Et retourne son bien sans plainte et sans relâche,
Malgré la terre dure et le ciel incertain.

Votre aube vient de naître à l'orient tranquille,
Vos bœufs frais attelés se passent d'aiguillon,
Votre charrue est neuve et votre champ fertile,
Déjà l'épi futur germe dans le sillon.

Au travail, au travail! Faites votre journée,
Vous êtes au matin, laissez venir le soir,
Vous êtes en avril, laissez finir l'année,
L'herbe d'ennui se fane où fleurit le devoir.

Coupez l'herbe mauvaise et croyez à vos songes,
Ne laissez point passer votre jeune saison
Sans goûter la douceur d'un de ces beaux mensonges
Dont les philtres subtils enchantent la raison.

Respirez le parfum de la fleur éternelle,
Appelez votre amie, elle vous répondra,
Elle viendra vers vous, si vous allez vers elle;
Quand vous l'aurez aimée, elle vous aimera;

Et vous l'emporterez, souriante et farouche,
Vous l'apprivoiserez par les tendres aveux,
Vous mettrez doucement vos lèvres sur sa bouche,
Vous verrez une étoile en chacun de ses yeux.

Vous vous promènerez dans les vertes vallées,
Vous vous éveillerez à l'aubade des nids,
Ou vous irez, tous deux, dans les nuits étoilées,
Rêver d'amour sans borne et de cieux infinis.

Et vous direz alors que la vie est clémente,
L'espérance facile et le bonheur léger,
Que la saison d'aimer est la saison charmante,
Ou que, si c'est un songe, il est doux à songer.

Puis, quand votre jeunesse aura cueilli ses roses,
Quand vos bras se tendront vers le laurier divin,
Champions toujours prêts pour les plus nobles causes,
Vous irez au combat, une arme dans la main.

Mais, que ce soit la lyre, ou la plume, ou l'épée,
Vous vous en servirez l'esprit haut, le cœur fier,
Apportant à la lutte une âme bien trempée,
Opposant à l'épreuve un courage de fer.

Vous aimerez l'effort et chercherez la gloire,
Et, si la palme d'or ne luit pas sur vos fronts,
Si ce n'est pas à vous que sourit la victoire,
Vaincus sans lâcheté, vous mourrez sans affronts;

Car vous aurez donné l'exemple salutaire
De tomber dans l'arène en disputant le prix,
En léguant à vos fils le nom héréditaire
Un peu plus glorieux que vous ne l'aviez pris.

Aimez surtout, aimez la terre maternelle,
Aimez la « douce France, » ô jeunes gens : soyez
Ceux qui la referont si robuste et si belle
Qu'on ne la verra plus — comme vous la voyez ; —

Mais qu'elle renaîtra vaillante et couronnée,
Et qu'elle reprendra, comme au temps des aïeux,
La foi dans son courage et dans sa destinée,
La force de son bras et l'éclair de ses yeux.

Ne désespérez pas de l'âme de la France,
Plaignez-la tendrement des maux qu'elle a soufferts,
Parlez-lui — mais tout bas — de gloire et d'espérance,
Ne lui parlez jamais des souvenirs amers.

Gardez-en la mémoire au fond de vos pensées,
Mais préparez sans bruit l'avenir triomphant,
On ne relève pas les nations blessées
Par des mots de théâtre et des gestes d'enfant.

Je t'ai dit, ô Jeunesse, où tu devais prétendre,
Et ce que tes aînés se promettent de toi :
Si je l'ai dit trop mal pour qu'on daigne m'entendre,
Qu'un des tiens, à son tour, le dise mieux que moi ;

Qu'il le dise, et j'irai lui tendre la couronne,
Et je crierai, joyeux, en regardant vers vous :
« Les jeunes gens sont forts, la race sera bonne,
« Les hommes de demain seront meilleurs que nous ;

« Ils ont, en souriant, de la France nouvelle
« Chassé l'ennui stérile et les pleurs superflus ;
« Le bois mort est tombé, mais la sève immortelle
« Repousse au cœur du chêne et ne tarira plus ! »



L'HUMANITÉ

Aimez-vous les uns les autres.

I

Quand l'homme se trouva, chétive créature
Asservie au travail et promise aux douleurs,
Seul dans l'immensité vide de la nature,
Ses yeux désespérés se mouillèrent de pleurs.

Triste de son néant et de sa solitude,
Le front pâle de crainte et le cœur froid d'ennui,
Interrogeant l'espace avec inquiétude,
Il cherchait vainement un être comme lui.

La brise du matin éveillait le feuillage,
L'aurore apparaissait à l'orient vermeil,
La chanson des ruisseaux égayait le rivage
Et la chanson des nids appelait le soleil.

Tout saluait le jour et tout fêtait la vie,
L'univers nouveau-né bénissait son auteur,
Un hymne s'élevait de la terre ravie
Qui de la créature allait au Créateur.

L'homme seul, envahi par d'amères pensées,
S'était couché dans l'ombre et s'était endormi,
En proie au mal profond des âmes délaissées
Et dont l'isolement a besoin d'un ami.

Mais déjà, dans un songe, une voix consolante
Chantait à l'homme triste un chant mystérieux,
Et la fleur de l'Éden, Ève, rose et charmante,
Souriait à la vie en ouvrant ses beaux yeux.

Et la *Famille* fut créée,
Et depuis Dieu laisse toujours
Entretenir l'œuvre sacrée
Par l'œuvre humaine des amours.

L'homme, suivi de sa compagne,
But au torrent de la montagne
Et dans le sein de la campagne
Sema le blé, germe du pain;
Il rendit la femme féconde
Et leur tente, berceau du monde,
Vit naître, avec la moisson blonde,
L'enfant, germe du genre humain.

L'enfant grandit, la moisson lève,
Et l'aïeul, avant de mourir,
Comme une tige qui s'élève,
A vu sa race refleurir;
Et, sous les toiles dépliées,
Les familles multipliées
Vécurent ensemble, liées
Par le souvenir des aïeux;
Et la tente aux voiles de laine
Se trouva bientôt assez pleine
Pour que la *Tribu*, ruche humaine,
Pût essaimer vers d'autres cieux.

Alors la *Ville* fut fondée
Et dans ses murs l'homme crut voir
Habiter avec lui l'Idée

De la patrie et du devoir;
Au pied de la cité nouvelle
Il jura de mourir pour elle
Et prit la lumière éternelle
A témoin de son fier serment,
Et tous, amis, parents et frères,
Auprès des tombeaux de leurs pères,
Furent unis, forts et prospères,
Sous la clarté du firmament.

Au delà de l'étroite enceinte
L'homme, éclairé par sa raison,
Étendit encor la loi sainte
Et recula son horizon;
Hors des frontières périssables,
En dépit des mers et des sables,
Il vit des hommes, ses semblables,
Qui venaient lui tendre la main,
Et l'*Humanité* tout entière,
Malgré la discorde et la guerre,
Indissoluble et solidaire,
Marcha dans le même chemin.

II

Aimons-nous, aimons-nous ! La lumière et la vie
Nous viennent ici-bas du rayon de l'amour,
L'amour est le soleil de l'âme épanouie,
C'est la seule clarté de notre pauvre jour.

Aimons-nous pour trouver notre tâche moins rude,
Notre terre moins âpre et notre ciel plus beau,
Et malheur à celui qui dans la solitude
Va du seuil de la vie aux portes du tombeau.

Aimons l'homme, malgré son erreur ou sa faute,
Consolons sa misère avec notre amitié,
Ce qui rend le cœur bon fait aussi l'âme haute,
C'est d'avoir peu d'orgueil et beaucoup de pitié.

Donc, pitié pour tous ceux que l'infortune assaille,
Pitié, même à la haine, et pardon au remords,
Pitié pour les vaincus de la dure bataille,
Aimons les malheureux comme on aime les morts.

Plaignons celui qui pleure, aidons celui qui lutte,
Relevons doucement en lui tendant les bras
L'homme, même déchu, qui gémit de sa chute,
Baissons-nous jusqu'à lui s'il est tombé trop bas.

Voilà l'ordre sacré de notre conscience,
Le mot de l'Évangile et la loi du Seigneur,
Prendre à celui qui souffre un peu de sa souffrance
Et l'échanger pour lui contre un peu de bonheur.

Dans ce monde obscur où nous sommes,
Où s'agite l'humanité,
Deux flambeaux éclairent les hommes,
La Justice et la Charité :
La Justice est la Loi sévère,
Sans passion et sans colère,
Loi vigilante et tutélaire
Qui garde l'homme d'aujourd'hui
Et qui lui donne le courage
De rejeter tout esclavage
Pour vivre fier, tranquille et sage,
Sans qu'aucun joug pèse sur lui.

La Charité, plus attendrie,
Est la vierge aimable, aux doux yeux,

Qui plaint, qui console et qui prie
Au dur chevet des malheureux ;
Elle en chasse l'indifférence
Pour y ramener l'espérance
Qui charme un moment la souffrance
A lui parler de l'avenir,
Et sa voix sait se faire entendre
Avec une douceur si tendre
Que même en nous disant d'attendre
Elle nous force à la bénir.

La Justice a changé la face de la terre,
Mais, si la Charité remontait dans les cieux,
L'homme se trouverait comme un enfant sans mère,
L'âme mélancolique et le front soucieux.

Servons-les l'une et l'autre : ardents d'un même zèle,
Comme les habitants d'une même cité,
Resserrons fortement l'alliance éternelle
Dont le pacte solide a fait l'humanité.

Allons, toujours conduits par cette loi divine,
Et sans nous diviser suivons notre chemin,
L'aube des temps nouveaux rougit sur la colline,
Allons à l'avenir en nous donnant la main !

Bientôt des jours luiront où la *Famille humaine*
Unira tous ses fils sous un même drapeau
Et n'entretiendra plus dans leur âme sereine
Que la ferveur du bien et l'ivresse du beau.

La jeune humanité, pacifique et superbe,
Marchera d'âge en âge à des destins meilleurs,
L'amour étouffera comme une mauvaise herbe
Le mal déraciné du champ de nos douleurs;

Et deux voix, toutes deux d'une douceur austère,
Transmettront à nos fils l'ordre mystérieux:
« Aidez-vous, » dira l'une, « et partagez la terre; »
« Aimez-vous, » dira l'autre, « et regardez les cieux. »



LA FIN DU SIÈCLE

> C'est cette tristesse que nous respirons tous, jeunes et vieux, traversant ce siècle, et c'est en proportion de notre patriotisme et de nos lumières que nous la sentons plus ou moins peser sur nos cœurs.
>
> PRÉVOST-PARADOL. *La France nouvelle.*

I

C'est une vérité vieille comme la terre
Que l'homme ne doit pas espérer d'être heureux,
Que l'épine est clouée à nos fronts douloureux,
Et que chacun de nous, voyageur solitaire
Qui vient de l'inconnu pour aller au mystère,
Aux pierres du chemin meurtrit ses pieds poudreux.

C'est une vérité que dans ce triste monde
Le riche devient dur et le pauvre méchant,
Quand ils s'en vont tous deux, l'un de la vigne au champ
Où grossit l'épi mûr près de la grappe blonde,
L'autre au maigre sillon que sa sueur féconde
De l'aube du matin à l'ombre du couchant.

C'est une vérité qu'au souffle de l'automne
Le jardin printanier de nos illusions,
Avec ses rameaux verts et ses vives chansons,
Voit ses arbres muets effeuiller leur couronne,
Que le jour qui se hâte et que l'heure qui sonne
Emportent, sans retour, nos blanches visions.

O Nature, Nature, avare et froide mère,
Si d'autres, avant nous, ont épuisé ton lait,
Si la vie est un mal et la mort un bienfait,
Pourquoi, lorsque nos yeux s'ouvraient à la lumière,
N'a-t-on pas écrasé nos fronts sur une pierre ?
Où donc est notre crime et que t'avons-nous fait ?

Oui, que t'avons-nous fait et que pourras-tu dire,
Si, plutôt que de vivre, esclaves résignés,
Sous la loi de malheur qui nous tient enchaînés,

Las de notre esclavage et de notre martyre,
Rebelles, nous levons la tête pour maudire
A la face du ciel l'heure où nous sommes nés?

Celui qui s'écriait avec mélancolie,
Le désespoir au cœur et les larmes aux yeux:
« Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux, »
Celui-là connaissait l'angoisse de la vie,
Et d'un amer dégoût sa pensée envahie
Se vengeait de son mal en blasphémant les cieux.

Notre mal est plus grand, car le siècle s'achève
Et, depuis bien longtemps, la vieille humanité
N'en vit pas de plus triste et de plus tourmenté,
Drame sombre, où la toile à chaque instant se lève,
Et parfois aux lueurs de la torche ou du glaive,
Sur quelque jeu sanglant de la fatalité.

Partout l'homme ressent un étrange malaise:
L'ancien monde a brisé son moule trop étroit,
Le fait meurtrit l'Idée et la Force le Droit;
Mais, de tous ces débris jetés dans la fournaise,
Quel Dieu saura tirer la nouvelle Genèse,
En criant au chaos : « Que la lumière soit! »

Il existe, dit-on, aux confins de la terre,
Une pâle contrée où les feux du soleil
N'étincellent jamais à l'Orient vermeil,
Où le jour indécis, qu'aucun rayon n'éclaire,
Laisse percer à peine une froide lumière,
Vague comme le rêve et comme le sommeil...

Ce pays est le nôtre — et nous sommes semblables
A ces déshérités qui vivent dans la nuit,
Et, sur le noir chemin où le sort nous conduit,
Nous cherchons vainement, voyageurs misérables,
Une étoile, un rayon, dont les feux secourables
Éclaircissent enfin cette ombre qui nous suit.

J'entends autour de moi parler avec emphase
De l'heureux avenir promis aux nations;
Mais, malgré ces discours et ces prédictions,
Avant que du passé l'on ait fait table rase,
Notre société, chancelant sur sa base,
Tremble au vent orageux des révolutions.

S'il est vrai que jadis la famine et la guerre
Frappaient plus lourdement sur le bétail humain,
Que le meurtre et le vol couraient le grand chemin,

Et que Jacques Bonhomme, enragé de misère,
Dérobait dans la nuit aux morts du cimetière
Leurs ossements blanchis pour se faire du pain;

Inventant chaque jour de plus terribles armes,
Les hommes d'à présent ne se livrent-ils pas
De plus rudes assauts, de plus sanglants combats,
Et vous, mères en deuil, avez-vous moins d'alarmes,
Quand vous voyez partir, en dévorant vos larmes,
Vos enfants que la Guerre arrache de vos bras?

S'il est vrai que jadis le monde était en proie
A de rares élus, maîtres injurieux,
Qui croyaient que la terre était faite pour eux,
Tandis que le bas peuple, étourdi de leur joie,
Comparait ses haillons à leurs manteaux de soie
Et levait sur le riche un regard envieux;

Le mal dont nous souffrons est aussi redoutable;
Oui, le pauvre est moins humble et le riche est moins fier;
Mais cette égalité nous coûtera bien cher,
Si, toujours plus étroite et plus inexorable,
Elle doit ressembler au tyran de la fable
Qui jetait les passants sur sa couche de fer.

Rien n'est-il demeuré des abus du vieux monde?
La loi seule, la loi, reine des temps nouveaux,
Fait courber tous les fronts sous les mêmes niveaux,
Mais la misère, hélas ! est-elle moins profonde,
Et n'entendez-vous pas que la pauvreté gronde,
Comme une louve maigre avec ses louveteaux ?

Or, la faim est toujours mauvaise conseillère,
Et c'est bien vainement qu'on se sera flatté
De voir moins de souffrance avec plus d'équité ;
Si nous ne savons pas consoler la misère
Par ces mots plus touchants qu'enseigne la prière,
Loin de guérir le mal, nous l'aurons irrité.

Jadis les cœurs souffrants et les âmes blessées
Trouvaient, loin de la terre et du monde réel,
Un asile de paix à l'ombre de l'autel :
L'homme se reposait des épreuves passées
En allant devant Dieu répandre ses pensées,
Et supportait la vie en espérant le ciel.

Hélas ! le ciel est morne et le saint évangile
Qui nourrissait le pauvre et le déshérité
Du pain de l'espérance et de la charité,

Comme le grain tombé sur un sol infertile,
Où croît la ronce aiguë et l'ivraie inutile,
Meurt, dans le champ maudit de notre impiété.

L'homme a depuis longtemps renié la prière ;
La science jalouse a détrôné la foi,
Elle sait le comment et cherche le pourquoi,
Et mon âme n'est plus qu'un morceau de matière
Pétri d'un peu de boue et d'un peu de lumière
Qui, lorsque je mourrai, doit s'éteindre avec moi.

La foi veut à son tour convertir la science,
Mais son astre pâli décroît à l'horizon ;
Peut-être sommes-nous dans l'arrière-saison
Où l'incrédulité s'appelle expérience ?
Le besoin de douter émousse la croyance
Et l'orgueil de savoir enivre la raison.

L'homme, aux premiers jours de la terre,
Plein d'un effroi religieux,
Prit les forces de la matière
Pour les images de ses dieux ;
Son intelligence éperdue
Crut voir flotter dans l'étendue
L'âme du monde répandue

Qui s'agitait confusément,
Et bientôt, sur les bords du Gange,
Il dressa, colosse de fange,
Le grand Brahma, symbole étrange
De la vie et du mouvement.

Épris de formes plus parfaites,
Le peuple grec, génie ailé,
Suivit l'essor de ses poètes
Dans le bleu du ciel étoilé;
Là, sur son trône de lumière,
Il vit le maître du tonnerre
Appeler les grands dieux d'Homère
Du haut de l'Olympe enchanté,
Et, dénouant sa tresse blonde,
Glisser sur l'écume de l'onde
Aphrodite, charme du monde,
Avec l'Amour et la Beauté.

Géants énormes, nains bizarres,
Brandissant leurs armes de mort,
Le chœur sanglant des dieux barbares
Traverse les brumes du Nord;
Voici la blanche Valkyrie,
Qui, dans la mêlée en furie,

Chante la guerre et la patrie
Aux combattants échevelés,
Tandis qu'au-dessus de leurs têtes,
A la voix rauque des trompettes,
Odin mêle le bruit des fêtes
Qu'il donne aux héros assemblés.

Mais déjà l'homme croit entendre
Un Dieu plus clément et plus doux
Dont la parole grave et tendre
Lui fait plier les deux genoux.
Hosannah ! C'est la délivrance,
C'est la fin de toute souffrance ;
C'est la concorde et l'espérance
Que le Christ apporte aux humains ;
Il meurt pour eux, sur son Calvaire,
Et le pécheur qu'il régénère,
Le front courbé dans la poussière,
Baise en pleurant ses pieds divins.

Tous les dieux sont tombés. — Dans le ciel solitaire
Nos regards étonnés voient bien rouler encor
Le soleil impassible et les étoiles d'or ;

Mais d'où vient cependant que les fils de la terre
Vivent, préoccupés d'un douloureux mystère,
Dans une nuit funèbre où leur âme s'endort?

C'est qu'au souffle du temps l'antique poésie
A perdu sa fraîcheur et sa sérénité,
C'est que l'homme aujourd'hui, par la muse quitté,
A brisé dans ses mains la coupe d'ambroisie
Et, morne, gémissant sous le poids de la vie,
Délaisse l'idéal pour la réalité.

Adorables clartés, éternelles images,
Formes de l'esprit pur, rayons mystérieux
Qui du divin Platon éblouirent les yeux,
Obscurcis pour jamais par de sombres nuages,
N'éclairez-vous donc plus les rêveurs et les sages
Qui vous cherchent encor dans l'infini des cieux?...

Ainsi tout disparaît, rien ne se renouvelle;
L'heure passe; on voudrait en vain la retenir;
Le présent dévoré fait place à l'avenir;
Tout se perd dans le sein de l'âme universelle,
Et le temps implacable effleure de son aile
Les débris d'un passé qui ne peut revenir.

Le progrès n'est qu'un mot, l'existence future
Qu'un rêve; à chaque coup de l'heure qui s'enfuit
Sonne le glas fatal de l'éternelle nuit;
Le néant est la loi de toute créature,
Puisque l'homme ici-bas ne laisse rien qui dure,
Pas même un peu de cendre après un peu de bruit!

II

Eh bien! je ne saurais croire à tant de misère :
Oui, nous devons passer par des temps hasardeux;
Oui, le présent est noir et l'avenir douteux;
Oui, tu souffres, mon âme, et cependant j'espère
Que Dieu, puisque l'enfant lui dit encor: « Mon Père, »
Ne nous a pas créés pour être malheureux.

Allons, vieux docteur Faust, sors de ta rêverie,
Et répands sur la terre, ô vieillard insensé,
Le breuvage de mort que tu t'étais versé;
Un souffle bienfaisant ranime la prairie;
Ouvre à l'air du matin ta poitrine flétrie
Et sens battre ton cœur que la nuit a glacé.

Entends l'appel lointain des cloches argentines :
Depuis que, dans sa gloire et dans sa charité,
Le doux Nazaréen à son Père est monté,
Si notre foi changeante a vu bien des ruines,
Dans son ascension vers des clartés divines
Un invincible espoir guide l'humanité.

Si le chœur bienheureux des Élus et des Anges
Ne nous apparaît plus dans son nimbe d'azur,
Portant la fleur mystique et louant l'Esprit pur,
Sur le seuil entr'ouvert des Paradis étranges,
Vers des cieux moins étroits élevons nos louanges,
Les jours sont accomplis et l'avenir est mûr.

Vois comme tout se meut pour l'œuvre universelle,
Comme du nord au sud les esprits et les cœurs
Aspirent, confiants, à des destins meilleurs,
Comme les nations, prises d'un même zèle,
Se hâtent de courir vers la cité nouvelle
Que le soleil levant baigne de ses lueurs !

Nous entrerons bientôt dans la Terre promise,
Et ceux dont les regards éteints par le trépas
Avaient pensé la voir et ne la verront pas,

Ceux-là pourront du moins, comme le vieux Moïse,
Avoir en expirant cette douce surprise
De mourir non loin d'elle, en lui tendant les bras !

Aujourd'hui, plus de haine, et, demain, plus de guerre,
Les hommes réunis combattront désormais
Les préjugés cruels ou les instincts mauvais,
Et, pareils aux enfants d'une commune mère,
Les peuples, aux rayons de la même lumière,
Fêteront le travail et chanteront la paix.

Riche ou pauvre, chacun dans la famille humaine
Aimera son semblable et lui tendra la main ;
Chacun soulagera la veuve et l'orphelin,
Et, protégés tous deux par la loi souveraine,
Le riche, sans orgueil, et le pauvre, sans haine,
Iront d'un pas égal dans le même chemin.

La Science et la Foi, comme deux sœurs jumelles,
Chanteront le même hymne aux hommes radieux ;
L'une les rendra forts, l'autre religieux,
Et, dans l'espace immense ouvrant leurs blanches ailes,
Elles iront ainsi, messagères fidèles,
Ou du ciel à la terre ou de la terre aux cieux.

L'immortelle Beauté voudra sourire encore;
Comme aux jours d'autrefois l'Idéal adoré
Viendra rendre la vie à l'art décoloré;
Et qui sait si demain ne verra pas éclore,
A l'heure du réveil de l'éternelle aurore,
Un chef-d'œuvre nouveau par la Grèce ignoré?

Alors le monde entier bondira d'espérance,
Alors, Dieu juste et bon, fléchissant les genoux,
Les plus désespérés se tourneront vers vous,
Et, comme les Hébreux, nous suivrons en silence,
Avec des pleurs de joie et de reconnaissance,
La colonne de feu qui luira devant nous!...



II

La Patrie



NOËL D'ALSACE

Noel ! Ce soir, à minuit,
L'orgue mènera grand bruit
Dans la vieille église,
Et de Mulhouse à Strasbourg,
Dans la ville et dans le bourg,
Sur la cendre grise,

Noël ! le jambon frira,
La crêpe grésillera
Devant l'âtre en flammes,

Et le feu clair du sarment
Réjouira doucement
Les corps et les âmes.

Noël ! Mais que mettrons-nous,
Ce soir, courbés à genoux
Sous la cheminée,
Pour annoncer à l'enfant,
Par un cadeau triomphant,
La nouvelle année ?

La femme parle au mari ;
Mais personne n'a souri
Dans l'humble demeure,
Et l'aïeul, au coin du feu,
Triste, baissant son œil bleu,
Se souvient — et pleure.

Noël ! — Mais parlons tout bas,
Noël ! — Nous n'y mettrons pas
Le tambour sonore ;
On l'entendrait de trop loin :
L'enfant n'en a pas besoin ;
Plus tard,... pas encore.

Mettrons-nous, comme autrefois,
Avec un sabre de bois,
    Un fusil de paille?
Mais tous les fusils sont lourds,
Et les sabres ont toujours
    Un air de bataille.

Au soulier de l'enfant blond,
Mettre des soldats de plomb
    De la Forêt-Noire,
Ce serait, à pareil lieu,
En offensant le bon Dieu,
    Oublier l'histoire.

Nous n'y mettrons pas non plus
Tous ces jouets superflus
    Qui coûtent des sommes;
Car les temps sont douloureux,
Et les enfants malheureux
    Sont déjà des hommes.

L'aïeul vient de se lever;
Et lui, qu'on voyait rêver,
    La tête inclinée,

Il a mis, les yeux en pleurs,
La cocarde aux trois couleurs
Sous la cheminée.

Il a mis, les yeux en pleurs,
La cocarde aux trois couleurs
Avec des images,
En disant : « L'étoile est là,
Elle brille : adorons-la,
Comme les rois mages. »

Et le matin, au réveil,
Dans un rayon de soleil
L'enfant blond regarde
Près de l'âtre familier,
Au fond du petit soulier,
Luire la cocarde.



LE BATAILLON SCOLAIRE

Petits enfants, petits soldats,
Qui marchez comme de vieux braves,
Sabre au côté, fusil au bras,
Les yeux ardents et les fronts graves ;

Petits soldats, petits enfants,
Vous qui désertez la grammaire,
Pour marquer le pas, triomphants,
Sous les regards de votre mère ;

Que pensez-vous, que faites-vous ?
Têtes rieuses, corps fragiles,
Retournez au jeu : laissez-nous
Le fardeau des armes viriles.

*
* *

Nous sommes les petits enfants
De la vieille mère patrie,
Nous lui donnerons dans dix ans
Une jeune armée aguerrie ;

Nous sommes les petits soldats
Du bataillon de l'Espérance,
Nous exerçons nos petits bras
A venger l'honneur de la France ;

Et Barra, le petit tambour
Dont on nous a conté l'histoire,
En attendant, bat, chaque jour,
Le rappel dans notre mémoire.



PATRIE

A PROPOS D'UN TABLEAU

Tu fais frémir en moi l'âme de la patrie,
O peintre, et j'ai cru voir, devant ton fier tableau,
Le fantôme sanglant de la France meurtrie
Pleurer sur ton soldat qui serre son drapeau.

Pauvre soldat blessé! Déjà l'ombre suprême
Couvre ses yeux fermés pour le dernier sommeil;
Déjà sa lèvre est froide et son visage blême,
Et de son front pâli coule le sang vermeil.

Tristes, ses compagnons suivent, la tête basse,
Ce cortège de mort, sombre et silencieux;
Les rumeurs du combat se perdent dans l'espace;
Le pas lourd des chevaux résonne sous les cieux.

La bataille est perdue et le nombre l'emporte;
En vain les cuirassiers ont chargé jusqu'au bout;
La victoire a trahi le courage. — Qu'importe!
L'étendard est sauvé, la patrie est debout.

Et le grand cuirassier, dans sa farouche étreinte,
Serre contre son cœur le drapeau déchiré:
« Je t'ai reçu sans tache et t'ai porté sans crainte;
Tu ne me quitteras que lorsque je mourrai.

« Mais quand tu passeras en des mains plus heureuses,
O mon cher étendard, ô mon dernier ami,
Quand on effacera les dates douloureuses,
Mon corps tressaillira dans la terre endormi;

« Mon corps tressaillira sur sa couche de pierre,
Et mon spectre vengé s'enfuira du tombeau,
Et je reconnaîtrai de mes yeux sans lumière
Les taches de mon sang aux plis de mon drapeau. »

*
* *

Peintre, voilà pourquoi ton œuvre est bienvenue,
Pourquoi, moi qui ne suis qu'un passant du chemin,
Je veux aider ta voix de ma voix inconnue
Et chanter avec toi l'hymne du lendemain,

L'hymne toujours vibrant de la jeune espérance,
L'hymne des jours heureux après les jours mauvais,
Qu'on murmure à voix basse aux heures de souffrance,
Pour le redire ensuite, et plus haut que jamais.

Oui, tant que nous verrons l'Art et la Poésie
S'inspirer de sujets qui retrempent les cœurs,
Et prêter la splendeur d'une forme choisie
Aux nobles vérités qui nous rendent meilleurs;

Tant qu'un sang pur et chaud coulera dans nos veines,
Que les mots généreux d'Honneur et de Devoir
Ne seront pas pour nous de ces syllabes vaines
Dont un peuple oublieux ne sait plus s'émouvoir;

Tant que les noms sacrés de nos morts héroïques,
Pieusement gardés dans notre souvenir,
Rappelleront encor sur nos places publiques
Les soldats d'autrefois aux soldats à venir;

Nous pourrons fièrement suivre nos destinées,
Et sur le sol natal relever les genoux:
Laissons creuser son lit au fleuve des années,
Soyons dignes de vivre, et Dieu sera pour nous.

Car le maître éternel des effets et des causes
Ne nous a ramenés des portes du tombeau
Que pour nous attacher à ces deux grandes choses:
La fierté du pays et l'amour du drapeau.



III

L'Art



ANDRÉ CHÉNIER

QUAND la tête d'Orphée et sa lyre sanglante
Qui n'avait pu charmer les thyrses furieux
Roulèrent dans les flots de l'Hèbre, sous les cieux,
En soupirant toujours le nom de son amante,
On dit qu'au bord du fleuve une prêtresse errante
Recueillit en pleurant ses restes précieux.

Puis mettant un baiser sur sa lèvre pâlie
Et couronnant de fleurs son front décoloré
Elle fit doucement frémir le luth sacré :

Sans doute la pitié lui tint lieu de génie,
Car mariant sa voix à la triste harmonie
De la lyre, elle dit le poète expiré.

André, pardonne-moi, si, comme la prêtresse,
Ainsi que pour Orphée elle sut autrefois
A des accords nouveaux plier sa douce voix,
J'ose, le cœur ému d'une même tendresse,
Honorer ton génie et pleurer ta jeunesse
Sur la lyre d'ivoire échappée à tes doigts.

Accepte mon offrande et reçois ma prière,
Daigne, daigne m'entendre, ô mon poète, et vous,
Muses, vous qui l'avez, dormant sur vos genoux,
Sous les cieux parfumés de la Grèce sa mère,
Nourri du miel sacré de la langue d'Homère,
Prêtez à mes accents vos charmes les plus doux.

Hélas ! que t'a servi d'avoir eu pour nourrices
Les abeilles du Pinde, et de n'avoir chanté
Que les bois, les ruisseaux, l'amour et la beauté ?
La mort, l'affreuse mort pour ses noirs sacrifices
De ton printemps en fleur vint ravir les prémices
Et livrer au couteau ton front ensanglanté !

La cruelle ! Déjà, disciple de Virgile
Et de ton Théocrite écoutant les leçons,
Tu réveillais l'écho des naïves chansons
Qu'apprenaient les bergers aux antres de Sicile,
Et, sous ta main légère, aux douceurs de l'idylle
Les pipeaux arrondis formaient leurs premiers sons.

Ta muse pastorale apportait à la France
L'harmonieux soupir des antiques forêts,
Elle avait rejeté la flûte de Segrais,
Et ramenait l'églogue à l'aimable innocence
Dont la grâce ingénue et la simple décence
Lui rendaient la fraîcheur de ses jeunes attraits.

Tu voulais, t'inspirant des maîtres d'un autre âge,
Dérober leur secret, et venir après eux
Interroger l'esprit des bois silencieux ;
Les arbres pour t'entendre inclinaient leur ombrage,
Et le bruit de tes pas faisait sous le feuillage
Danser, en souriant, le chœur des anciens Dieux.

La Grèce eût reconnu l'abondance divine
Qu'elle-même avait mise à tes lèvres d'enfant
Quand tu servais de guide à ton *Aveugle* errant,

Ou, noyant sous les flots la jeune *Tarentine*,
Tu faisais dans l'azur de la vague marine
Tressaillir les dauphins aux écailles d'argent.

De là portant tes pas aux coteaux d'Erymanthe
Où ton *jeune malade* exhalait ses douleurs
Et criait à sa mère: « Aide-moi, je me meurs, »
A l'appel désolé de sa voix expirante,
Tu mettais dans sa main celle de son amante
Heureuse d'apaiser l'orage de ses pleurs.

Puis c'était *Amymone* et la blanche *Néère*
Appelant Clinias en ses tristes adieux,
Avant que le trépas vînt fermer ses beaux yeux;
Puis les nymphes jouant au bord de la rivière,
Et d'*Hylas* endormi sur leur couche de pierre
Pressant avec amour les membres gracieux.

Pleurez, nymphes, pleurez, amantes des fontaines,
Naïades, dont les fronts couronnés de roseaux
Glissent, sans la rider, sur la face des eaux,
Regagnez tristement vos grottes souterraines,
Le poète n'est plus, les Parques inhumaines
Ont armé contre lui leurs funèbres ciseaux.

Viens encor sur sa tombe, ô plaintive Élégie,
Pâle, et levant au ciel tes regards désolés,
Gémis ; sur tes cheveux d'un long crêpe voilés
Jette une cendre impure, et que ta voix amie
Retrouve, pour pleurer cette tête chérie,
Un des soupirs divins de sa lèvre envolés !

Dis-nous comme il chantait de l'ardente jeunesse
Les transports, le délire, et, peintre ingénieux,
Exprimait la douceur du langage des yeux,
Dis-nous comme l'amour aux pieds de sa maîtresse
De chacun de ses vers faisait une caresse
Dont le souffle brûlant les enivrait tous deux.

Et toi que sa tendresse a rendue immortelle,
O Camille, dis-moi si le cher souvenir
Du doux nom de Chénier te fait encor gémir
Dans les bosquets de myrte et les champs d'asphodèle,
Et si parfois ton ombre, à ses mânes fidèle,
Autour de son tombeau n'aime point à venir. .

Du moins, parmi les vers échappés à l'orage
Dont l'aveugle fureur vint, hélas ! pour toujours
De son œuvre ébauchée interrompre le cours,

La Muse a pu garder intacte, et d'âge en âge
Transmettre jusqu'à nous cette première page
Où chante la chanson de ses jeunes amours.

Mais qui pourra nous rendre et ces grandes pensées,
Et ces vastes projets d'immortels monuments
Dont il avait déjà posé les fondements,
Ruines aujourd'hui par la mort dispersées,
Temples interrompus dont les pierres brisées
D'un Parthénon détruit rappellent les fragments ?

Dirai-je ce poème, où, rival de Lucrèce,
Il voulait, comme lui, des inventeurs nouveaux
Embellir les secrets et chanter les travaux,
Et montrer qu'un poète, en son heureuse adresse,
Peut d'un sujet ingrat corriger la rudesse
Et verser la lumière aux plus sombres tableaux ?

Et toi qu'il appelait sa gloire la plus chère,
Hermès, où son génie en traits étincelants
Aurait peint « dans l'éther tous les mondes roulants, »
Marbre à peine tiré de la blanche carrière,
Quel Dieu, quel Dieu nouveau le jeune statuaire
Rêvait, s'il eût vécu, de tailler dans tes flancs ?

Mais pareils aux débris des chefs-d'œuvre classiques,
Enfants d'un siècle d'or et d'un art merveilleux,
Que trouvait Phidias en regardant les cieux,
Tes membres incomplets, admirables reliques,
Nous font ressouvenir de ces formes antiques
Dont la pure beauté ravit encor nos yeux.

Toi-même tu devais, infortuné poète,
Mourir avant ton heure, et voir inachevé
Le rêve que ton âme ardente avait rêvé;
Tu vivais, tu chantais, et déjà sur ta tête,
O cygne harmonieux, mugissait la tempête
Du déluge sinistre où tu fus enlevé.

Au pied de l'échafaud ta lyre vengeresse
Fit monter vers le ciel un hymne frémissant,
Tu maudis tes bourreaux et ton vers flétrissant
Invoqua Némésis, la tardive Déesse,
Contre ces noirs tyrans dont la scélératesse
Noyait la France esclave en un fleuve de sang.

Ta muse retrouvait pour défier le crime
L'iambe belliqueux, et la corde d'airain,
Archiloque nouveau, résonnait sous ta main;

Tu célébrais Charlotte et son forfait sublime,
Et les adorateurs de l'impure victime
Courbaient leurs fronts pervers sous ton mépris hautain.

Puis, quand déjà promis au charnier populaire
Tu sentais approcher le moment des adieux,
Alors ton vers plus doux et plus mélodieux
A ta jeune captive, aimable prisonnière,
Faisait encor trouver la prison moins amère,
Comme un dernier rayon qui tomberait des cieux.

Eh bien ! tu peux mourir ! à ton ombre sacrée,
Poète aux lèvres d'or envolé vers le ciel,
Nous offrirons toujours le lait pur et le miel,
Et toi, daigne en retour, du haut de l'Empyrée
Où monte jusqu'à toi ma louange ignorée,
Abaisser tes regards sur nous, jeune Immortel.

Comme on dit que parfois d'une rive étrangère
Descendent sur nos bords, près d'un lac enchanté,
Des cygnes, voyageurs au plumage argenté,
Qui laissent en partant sur la verte clairière
Un peu du blanc duvet de leur aile légère,
Pour marquer leur séjour et dire leur beauté ;

Ainsi tu n'auras fait, pendant ton court voyage,
Que traverser la France, et les destins jaloux
T'auront trop peu de temps arrêté parmi nous,
André, mais c'est assez pour chanter ton passage
D'un de tes vers charmants que l'écho du rivage
Répète encore avec un murmure si doux.



SONNETS ANTIQUES

—

APOLLON

Sur le bord des flots bleus et près des lauriers-roses,
Apollon Musagète est assis : ses grands yeux
Tournés vers l'Orient interrogent les cieux
Comme pour y chercher le mystère des choses ;

La lyre aux clous d'argent sommeille dans sa main,
Muette, mais déjà, touchant la corde oblique,
Il éveille à sa voix l'âme de la musique
Qui frémit doucement sous son archet divin.

La blonde Cythérée et les Grâces décentes
Menant les chœurs légers et les rondes dansantes
Sur la mousse des bois font glisser leurs pieds nus;

Et, le soir, les bergers regardent, sous les branches,
A la molle clarté de l'astre de Vénus,
Passer dans un rayon de vagues formes blanches.



MNÉMOSYNE

O mère des Neuf Sœurs, Mémoire industrieuse,
Qui donnas la première aux hommes le secours
De préciser le signe à l'aide du discours
Et de développer la phrase ingénieuse;

Toi qui les instruisis à traduire les voix
Du chœur mystérieux de la grande Nature,
A distinguer le cri de chaque créature,
Le murmure des eaux et la chanson des bois;

C'est grâce à tes leçons que la jeune Harmonie
Dans le frémissement des brises d'Ionie
Trouva le rythme ailé du vers mélodieux,

Et que le chœur chantant des faiseurs d'épopée
Berça par le récit des œuvres de l'épée
La jeunesse du monde et le loisir des Dieux.



CALLIOPE

La trompette de guerre a frémi, l'air frissonne;
Déjà, le glaive en main, les héros, fils de Mars,
S'élancent en criant à l'assaut des remparts
Ou pressent d'un pied lourd la terre qui résonne.

Calliope descend alors du haut des cieux :
Elle dit les combats livrés autour de Troie,
Les cadavres sanglants abandonnés en proie,
Et le ressentiment d'Achille furieux;

Ou le vaisseau d'Ulysse et le chant des Sirènes,
Et le char de Neptune ouvrant les larges plaines
De la mer violette aux flots retentissants;

Et, près de la déesse assis, le vieil Homère
Prête une oreille avide à ses divins accents,
Pensif, les yeux fermés à la douce lumière.



MELPOMÈNE

Quand Thespis promenait dans les bourgs de l'Attique
Son chariot rempli de joyeux vendangeurs,
Melpomène voulut suivre les voyageurs
Et mêler sa voix grave à la fête rustique.

Eschyle fit passer dans ses vers pleins de Mars
Le frisson généreux des grandes aventures
Ou le frémissement que donne aux créatures
Le combat de la vie et le jeu des hasards;

Puis le tendre Sophocle étala sur la scène
Le drame déchirant de l'énergie humaine;
Euripide chanta les amours douloureux;

Et le chœur, au doux bruit des flûtes cadencées,
Prêta l'aile du rythme à l'essor des pensées,
Et la strophe en chantant s'envola dans les cieux.



THALIE

Thalie impatiente agite ses grelots,
Le brodequin sonore a chaussé son pied rose,
La haine des méchants ou le mépris des sots
Met une ombre à sa lèvre enjouée ou morose.

Les abus éternels de ce pauvre univers
Sont le thème léger de ses paroles franches;
Elle appuie en riant le doigt sur nos travers,
Et son rire éclatant laisse voir ses dents blanches.

Un miroir à la main, comme la Vérité,
Elle invite gaîment la vieille Humanité
A rire d'elle-même, et, tantôt familière,

Tantôt grave, elle éclaire Athènes et Paris
Au foyer lumineux de ces deux grands esprits,
Le grec Aristophane et le français Molière.



TERPSICHORE

QUAND l'herbe a reverdi dans les prés, Terpsichore
Bondit, et son pied nu rase à peine le sol :
On dirait d'un oiseau léger qui prend son vol,
Part, s'élance et revient pour s'élancer encore.

Le rythme de la danse anime son beau corps,
Par battements égaux son sein blanc se soulève,
Elle semble poursuivre un invisible rêve
Au murmure lointain d'insensibles accords.

Puis, comme un papillon amoureux d'une rose,
Soudain elle s'arrête — immobile, — et se pose
Les bras levés, avec un sourire charmant;

Ensuite elle reprend la danse commencée
Et sur l'herbe des prés passe si doucement
Que la tige des fleurs n'est pas même blessée.



CLIO

Tandis qu'abandonnant les routes parcourues
L'Humanité se hâte et court à l'avenir,
La fidèle Clio garde le souvenir
Des générations lentement disparues.

Elle mêle d'abord la fable aux vérités
Et le bon Hérodote, en souriant, s'amuse,
A dérider le front sévère de la Muse
Par le charme ingénu de ses naïvetés;

Puis Xénophon, léger comme l'abeille attique,
Jugeant la vie avec son rire socratique,
Compose l'Anabase en plantant son jardin;

Et le grand Thucydide, exilé dans l'étude,
Traite, pour se venger de cette solitude,
Le monde avec tristesse et l'homme avec dédain.



POLYMNIE

Quand le peuple irrité rugit comme la mer,
Quand le cri furieux et rauque de la foule
Au pied de la tribune antique éclate et roule
Comme le vent du nord sur l'océan amer,

Sereine, et dominant l'orage, Polymnie
Appelle Périclès et le prend par la main,
Et le peuple en grondant s'ouvre sur son chemin,
Laissant la place libre à l'homme de génie.

Il parle en agitant sous sa robe à longs plis
Sa main pleine d'éclairs : les hommes recueillis
Se taisent, subjugués par cette voix puissante ;

Il parle en invoquant la patrie et les dieux,
Et, quand il a dompté la foule frémissante,
Une longue clameur s'élève sous les cieux.



URANIE

Dès que la blanche nuit s'enveloppe de voiles,
Que le char de Phœbé remonte dans les cieux,
Uranie en rêvant laisse errer ses beaux yeux
Dans le paisible champ des tranquilles étoiles.

On dirait, à la voir en son recueillement,
Que son âme ravie en extase se plonge
Dans cette immensité comme dans un beau songe,
Et qu'une voix d'en haut l'appelle doucement,

Pour lui faire écouter l'indicible harmonie
Des sphères décrivant dans leur courbe infinie
Le chemin régulier qu'elles suivent toujours ;

Et la sérénité des choses éternelles
Donne au regard pensif de ses noires prunelles
La profondeur des nuits et la clarté des jours.



ERATO

La colombe répond au ramier qui l'appelle;
Les souffles du printemps frémissent dans les bois;
C'est la tiède saison des brises, le doux mois
Où la vierge est plus tendre et la femme plus belle;

C'est la saison d'aimer : Heureux les amoureux
Qui suivent lentement une route fleurie,
Et, la main dans la main et les yeux dans les yeux,
Rêvent, sans se parler, leur longue rêverie!

Erato prend alors sa flûte, et lentement,
Le soir, dans le déclin du demi-jour charmant,
Le matin, au lever de l'aurore vermeille,

Elle chante l'amour, la joie et la douleur,
Et le premier frisson de l'âme qui s'éveille,
Et le bruit des baisers sur les lèvres en fleur.



EUTERPE

Euterpe sait donner la voix aux instruments,
Et tantôt elle fait vibrer la grande lyre,
Tantôt le bois léger de la flûte soupire
Sous sa lèvre arrondie et sous ses doigts charmants.

Elle aime la rumeur, vague et triste, des choses,
La plainte de la nuit et le chant du matin,
Le sanglot de la mer à l'horizon lointain,
Et le bruissement des ailes sur les roses,

Le chant de la cigale et celui des oiseaux,
Et les souffles du vent sifflant dans les roseaux,
Et le frissonnement des feuilles frémissantes,

Et les soupirs confus de ces milliers de voix
Qui chantent dans la plaine ou pleurent dans les bois,
Et versent l'harmonie aux âmes languissantes.



GALATÉE

LORSQUE Pygmalion eut fait sa Galatée,
On dit qu'il se laissa tomber à deux genoux
Devant elle, et perdu dans un rêve si doux
Que son âme semblait dormir comme enchantée.

Alors, ivre d'amour, il invoqua les dieux :
« Soleil, par qui l'on voit, et toi, par qui l'on aime,
« Vénus, accordez-moi cette grâce suprême
« D'ouvrir ses yeux de marbre à la splendeur des cieux ! »

Il dit, et Galatée en souriant s'éveille,
Et la chaleur du sang rougit sa chair vermeille,
Et son amant l'appelle en lui tendant les bras ;

Mais, au premier baiser, son âme s'évapore ;
En vain Pygmalion veut lui parler encore...
On rêve l'Idéal, mais on ne l'atteint pas.





IV

La Vie



I

DÉCOURAGEMENT

J'avais en moi l'âme d'un fou
Qui s'envolait sans savoir où,
Libre et sauvage,
Et pareille à ces fiers oiseaux
Qu'on entend chanter sur les eaux
Pendant l'orage.

Dans un éternel mouvement,
Bien loin, bien haut, étourdiment,
La vagabonde,

Oubliant la réalité,
A travers un prisme enchanté,
Voyait le monde.

Il est si bon de vivre ainsi,
Sans esclavage et sans souci,
Dans un doux rêve
Où l'on se plonge tous les jours,
Et qu'on recommence toujours
Sans qu'on l'achève !

Il est si charmant de songer
Même d'un bonheur mensonger
Dont l'apparence,
Dût-elle fuir devant nos yeux,
Nous a du moins rendus joyeux
En espérance !

O fugitive illusion,
Rêve, fantôme, vision
Enchanteresse,
O toi, qui montrais le chemin,
Une coupe d'or dans la main,
A ma jeunesse !

Où donc es-tu, spectre adoré,
Où donc est ton manteau doré,
Ma sœur chérie ?
Au souffle glacé des hivers,
Ta couronne de rameaux verts
S'est donc flétrie ?

Je n'entends plus, comme autrefois,
Soupirer doucement ta voix
Mélodieuse ;
Ta douce voix que j'aimais tant,
Dois-je la trouver maintenant
Silencieuse ?

Hélas ! tu ne me réponds pas,
Tu t'enfuis au bruit de mes pas,
Et, courroucée,
Tu m'abandonnes désormais,
Et tu te plains que pour jamais
Je t'ai chassée.

Et cependant tu le sais bien
Que ton amour était mon bien
Et ma richesse,

Que, soumis au joug de ta loi,
Je t'avais engagé ma foi
Avec ivresse.

As-tu donc oublié comment
Nous avons couru si souvent
A l'aventure,
En dehors de l'humanité,
Et perdus dans l'immensité
De la nature ?

Comment tous les deux, en riant,
Emportés, couple insouciant,
Sur les nuages,
Tout en gardant le coin du feu,
Nous avons fait dans le ciel bleu
De grands voyages ?

Nous ne sommes pas devenus
Si soudainement inconnus,
Que l'un et l'autre
Déjà nous ayons effacé
Le souvenir de ce passé,
Qui fut le nôtre !

Mais les regrets sont superflus,
Et puisque tu ne m'aimes plus,
Chère infidèle,
Abrégeons nos derniers adieux :
Va-t'en, remonte dans les cieux
A tire d'aile ;

Va-t'en, va-t'en, je te suivrai
D'un long regard désespéré,
Puis, solitaire,
J'abaisserai mes tristes yeux,
Noyés de pleurs silencieux,
Sur cette terre.

Que ce bas monde, tel qu'il est,
Même aujourd'hui, me semble laid !
Eh bien, qu'importe?
Je rentre dans l'humanité,
Et voici la réalité
Devant ma porte.

Car, à présent que j'ai vécu,
Désabusé, meurtri, vaincu,
Mais rendu sage,

Je renonce au rêve incertain
Que fait la jeunesse au matin
De son voyage.

J'avais eu le tort d'oublier
Que chaque homme est un ouvrier
Qui, sans relâche,
Poursuit, courbé sur le sillon,
Entre le joug et l'aiguillon,
Sa lourde tâche!

Or le joug, c'est la pauvreté,
L'aiguillon, cette activité
Sans poésie,
Non plus celle qui seulement
Aime à suivre nonchalamment
Sa fantaisie;

Mais ce constant et rude effort
Qui doit durer jusqu'à la mort
Et recommence
Demain, encore, et puis toujours,
L'un après l'autre usant les jours
De l'existence;

C'est la vie et ses durs travaux,
La vie humaine, avec ses maux
Et ses alarmes,
Gémissant sous l'ordre inhumain
Qui nous fait manger notre pain
Trempé de larmes!

Dans la fougue de mes vingt ans,
J'avais injurié longtemps
La vile prose!
Elle se venge, et je la vois,
Avec son calice et sa croix,
Froide et morose.

Cette croix, je la planterai
Au champ funèbre, où je mettrai
Sous une pierre
Tous mes beaux songes d'autrefois,
Et j'y viendrai dire parfois
Une prière.

Là, dans le calme de la nuit,
Je murmurerai : « Viens, sans bruit,
Oh! viens encore,

Illusion des jours passés,
Comme l'âme des trépassés,
Jusqu'à l'aurore!

« Ressuscite mon pauvre cœur,
Rends-moi la vie et la chaleur,
Ma bien-aimée,
Et laisse-moi baiser ta main,
Pour que ma lèvre en soit demain
Tout embaumée!

« Puis, lorsque le coq chantera,
Et que l'aube reparaîtra,
Douce chimère,
Tu t'envoleras de nouveau;
Moi, je reprendrai mon fardeau
Et ma misère. »



II

SÉRÉNITÉ

Suivant d'un pas égal le chemin commencé,
Avec la volonté, ferme et silencieuse,
De me faire une vie utile et sérieuse,
J'irai dans le sillon que je me suis tracé.

Pourvu que l'avenir soit semblable au passé,
Que mes yeux réjouis dans la maison joyeuse
Voient grandir mes enfants, comme une plante heureuse,
Sans que leur front charmant soit jamais menacé;

Que mon plus doux soutien et ma plus chère amie
Enchante mon travail en égayant ma vie
Avec sa bonne grâce et sa sérénité ;

Tout est bien : je suis homme et je veux, sans relâche,
Préparer la moisson et poursuivre ma tâche,
Sans être impatient et sans être irrité.

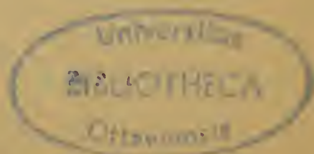


AU COIN DU FEU

LES ESPRITS

Nous sommes les joyeux Esprits
Qui voltigent dans l'âtre en flammes,
Invisibles comme des âmes,
Et légers comme des péris.

Tantôt muets comme la cendre,
Tantôt bruyants comme le feu,
Les tuyaux noirs dans le ciel bleu
Nous voient monter et redescendre;


BIBLIOTHECA

Et quand tourbillonne dans l'air
La poudre d'or des étincelles,
C'est la poussière de nos ailes
Qui flambe aux rayons du feu clair.

Le Bois, la Flamme et la Fumée
Ont chacun leurs follets divers
Qui reviennent, tous les hivers,
Prendre leur place accoutumée,

Et chacun dit une chanson,
Tour à tour gaie ou sérieuse,
Dont la douceur mystérieuse
Plaît au maître de la maison.

LE BOIS

Je t'apporte l'écho des montagnes prochaines
Et la plainte des bois où j'ai dormi souvent,
Caché, comme un oiseau, sous la feuille des chênes
Et bercé par le souffle harmonieux du vent.

Au printemps, j'écoutais la sève frémissante
Monter au cœur joyeux des arbres rajeunis,
Je m'éveillais au bruit de la feuille naissante,
Au prélude léger de la chanson des nids.

L'été, quand les blancheurs de la lune sereine
Éclairaient vaguement le bois silencieux,
Je voyais les chevreuils venir à la fontaine
Mouiller leur jambe fine en regardant les cieux.

A l'automne, c'était la chasse et ses murmures,
Et les cris furieux de la meute, et la voix
Des piqueurs, et le cor sonnant sous les ramures
Le cruel hallali pour la bête aux abois.

L'hiver, quand le bois mort et les feuilles tombées
Avaient rougi le sol et caché le chemin,
Le hardi bûcheron, aux grandes enjambées,
Entrait dans le taillis, sa cognée à la main;

Et j'entendais alors des chutes formidables,
Car les arbres hautains, meurtris comme une chair,
Au rythme cadencé des haches redoutables,
Tombaient avec fracas sous le tranchant du fer;

Puis, quand leur lourde masse avait jonché la terre,
Je regardais de loin, par les sentiers boueux,
Venir, pour dépouiller la forêt solitaire,
Les chariots pesants traînés par les grands bœufs;

Et quelquefois, le soir, une petite fille
Glanait, portant sa hotte et chantant sa chanson,
Le fagot qui devait à l'âtre de famille
Faire le pauvre feu de la pauvre maison.

Voilà ce que j'ai vu, voilà ce que je chante,
Rêveur, à ton foyer tranquille, et je voudrais
Faire passer pour toi dans la bûche flambante
L'écho de la montagne et l'âme des forêts.

LA FLAMME

Ce qu'un bois mort dit à ton âme,
Songeur pensif et curieux,
Moi, l'Esprit vivant de la flamme,
Je saurai le dire à tes yeux.

Comme lui, fils des bois sauvages,
J'ai vécu dans les anciens âges,
Et j'ai vu l'homme à peine né
Me tirer par son industrie
Du sein de l'écorce flétrie
Où je dormais emprisonné.

Je suis bruyant comme la joie,
Lumineux comme le soleil,
Et, lorsque la bûche flamboie
Dans le fond de l'âtre vermeil,
Pour exciter la flamme vive,
Je lui souffle mon âme active,
Et je mêle au cri du sarment,
Avec sa note aiguë et brève,
Le craquement du bois qui crève,
Et qui geint en se consumant.

Le foyer a des harmonies;
Et la flamme est pleine de voix
Où passe l'appel des génies
Du vent, de la lande et des bois.
Elles disent, ces voix légères,
Ce que racontent les grand'mères,

Le soir, en tournant leurs fuseaux,
Les visions du clair de lune,
Et les lueurs, dans la nuit brune,
Du feu follet sur les roseaux.

Elles chantent, ces voix profondes,
Tout ce que l'homme audacieux,
Depuis la naissance des mondes,
A trouvé de grand sous les cieux :
La locomotive qui passe,
Coursier de fer, fendant l'espace,
Sous l'éperon du noir chauffeur,
Et, dans un blanc sillon d'écume,
Le bateau haletant qui fume,
Poussé par l'ardente vapeur.

Le bois n'est rien qu'une matière
Inerte et brute, et moi, le feu,
Je suis le fils de la lumière,
Et le souffle même de Dieu.
Aussi, quand pour charmer ta veille,
Attisant le feu qui sommeille,
Tu rêves aux temps d'autrefois,

Je fais luire dans ta mémoire
Les jours lointains de ton histoire
Et les clartés que tu me dois.

LA FUMÉE

Et moi, la fumée, agile et bleuâtre,
Je monte dans l'âtre,
Et nonchalamment
Je monte toujours, âme emprisonnée,
Sous la cheminée,
Jusqu'au firmament.

Et je suis semblable à l'ombre d'un rêve
Qui d'abord s'élève
Et puis disparaît,
Ou bien aux vapeurs que la nuit voilée
Met sur la vallée
Et sur la forêt ;

Et semblable, hélas! aux légers mensonges,
Chimères et songes,
Frêles visions,
Vapeurs d'un instant qui sortent des âmes,
Aux dernières flammes
Des illusions.

Mais je bénis Dieu de ma destinée,
Puisque aussitôt née
Je remonte aux cieux,
Et que je m'enfuis, sans toucher la terre,
Sur l'aile légère
Des nuages bleus,

Pour aller me perdre à travers l'espace,
Sans laisser de trace
Ni faire de bruit,
Dans l'éther limpide et ses grandes plaines
Mêlée aux haleines
De la blanche nuit.

LES ESPRITS

Ami, ta veille est terminée,
Le bois tombe et le feu s'endort,
Seule, au fond de la cheminée,
Une vapeur s'élève encor.

Éteins ta lampe studieuse,
Va fermer tes yeux au sommeil :
Nous reprendrons, à ton réveil,
Notre chanson mystérieuse ;

Et quand le matin reviendra
Dans ton cher cabinet d'étude,
Pour égayer ta solitude
Notre voix douce te dira :

« Travaille, ami, prends de la peine,
Fais ton œuvre, sous l'œil de Dieu,
Toujours ardent comme le feu,
Et toujours fort comme le chêne.

« Vis sans orgueil, à petit bruit :
La richesse et la renommée
Ne sont qu'une vaine fumée
Qui s'évapore dans la nuit.

« Celui-là seul vit comme un sage
Qui sait borner son horizon
Aux limites de sa maison,
Et sa fortune à son usage.

« Vis de même : n'estime rien
Que ce qui rend l'âme meilleure,
Et fais fleurir dans ta demeure
Le goût du beau, l'amour du bien.

« Et quand, plus tard, fouillant la cendre
De tes souvenirs endormis,
Comme on parle à de vieux amis
Qu'on n'est jamais lassé d'entendre,

« Tu nous diras de réveiller
L'écho charmant de ta jeunesse :
Nous réchaufferons ta vieillesse
A la lueur de ton foyer. »



UN PEU DE MUSIQUE

I

CANZONETTA

Je donnerais la plus brillante étoile
Que la nuit sombre allume au front des cieux,
Pour contempler, en écartant ton voile,
Tes yeux.

Je donnerais la plainte la plus tendre
Du chant d'amour que soupirent les bois,
Pour t'écouter, ma belle, et pour entendre
Ta voix.

Je donnerais le pur sang de mes veines,
Et, sans pâlir, je me tuerai demain,
Si tu consens à laisser dans les miennes
Ta main;

Et si je puis, dans un transport suprême,
Ivre de joie, et de la mort vainqueur,
Toucher — enfin, — à ce doux mot : je t'aime,
Ton cœur.

II

LAMENTO

L'air est embaumé, les vignes sont belles,
Le pampre rougit le flanc des coteaux,
La grive déjà vient à tire d'ailes
Goûter le fruit mûr des raisins nouveaux.

La saison approche où, dans leurs corbeilles,
Les gais vendangeurs, la serpe à la main,
Coupent en chantant les grappes vermeilles
Dont le sang pressé fera le bon vin.

Mais la bien-aimée, hélas ! est absente,
Et mes tristes yeux, de larmes noyés,
Ne la verront plus, à l'aube naissante,
Couper avec moi les raisins mouillés.

Sous la froide terre elle dort couchée,
— Je n'entendrai plus sa douce chanson, —
Au dernier printemps la mort l'a fauchée,
Et j'étais bien seul durant la moisson ;

Je serai bien seul durant la vendange,
Mais mon pauvre cœur trouvera toujours
A la jeune vigne un parfum étrange,
Au ressouvenir des jeunes amours.



LES PETITS ORPHELINS

On rencontre parfois des enfants moins joyeux
Que les autres enfants : leur visage est moins rose,
Leur regard plus distrait et leur air plus morose,
Un vague étonnement attriste leurs grands yeux.

Ces enfants attristés sont des enfants sans mère ;
Elle les a quittés au détour du chemin ;
Elle ne leur dit plus de lui donner la main ;
Et c'est là ce qui fait leur route plus amère.

Car l'enfant orphelin et le fils du banni
Rappellent ces oiseaux qui sont tombés du nid,
Effarouchés, l'œil inquiet, l'aile peu sûre,

Ils ont senti la main du sinistre oiseleur,
La Mort, et tout froissés de cette meurtrissure,
Sans en avoir l'idée, ils en gardent la peur.



LA VENDANGE.

Les vigneronnes de chez nous
Ont gardé l'ancienne habitude
De chanter, quand l'ouvrage est rude,
Un air très vieux d'un ton très doux.

On les entend sur le coteau,
De l'aube à la nuit, sans relâche,
Dire, pour alléger leur tâche,
Les vertus du raisin nouveau :

« Raisin nouveau, raisin vermeil,
Garde la chaleur du soleil,

« Et verse-la dans le tonneau,
Raisin vermeil, raisin nouveau.

« Mets la jeunesse au corps des vieux
Et le sourire dans leurs yeux ;

« Donne la joie aux braves gens
Et l'espérance aux indigents ;

« A ceux qui pleurent, la gaîté ;
A ceux qui souffrent, la santé ;

« Raisin fondant et savoureux,
Doux comme un baiser d'amoureux. »

Et ces rustiques litanies
Montent gaîment vers le ciel bleu,
Comme une louange au bon Dieu
Par qui les vignes sont bénies ;

Et s'envolant au bruit des voix,
Les grives, de raisin gourmandes,
Vont chanter les grappes friandes
Sur la lisière des grands bois.



ORPHÉE

De légères vapeurs tombent sur la vallée,
Comme les plis traînants du manteau de la nuit ;
La Nuit, la blanche Nuit dans la voûte étoilée
Plane, l'air est sans ride et la feuille sans bruit.

C'est l'heure pacifique où la grande Nature,
De l'immense Océan à l'azur infini,
Sur son sein maternel berce la créature,
L'homme dans sa demeure et l'oiseau dans son nid ;

C'est l'heure où le silence éteint la voix des choses,
Quand le pâtre, au dernier rappel de ses pipeaux,
Des hauts monts parfumés par les bruyères roses
Vers la crèche odorante a mené les troupeaux.

Tout se tait : L'on entend à peine le murmure
De la source qui pleure et du frisson des eaux,
Quand une brise folle effleure la ramure
Et fait tinter la tige frêle des roseaux.

La lune s'est levée et, sur les larges plaines,
Ruisselle, en flots de lait, de son disque changeant
Une molle blancheur dont les choses sont pleines,
Et le ciel bleu devient un bouclier d'argent.

On dirait d'une nuit des terres hivernales
Et d'une mer dormant sous les glaces du Nord,
Tandis que la toison des neiges virginales
Jette sur son fantôme un suaire de mort.

Ainsi la blanche Lune, avec mélancolie,
Phœbé, sœur d'Apollon, dans le ciel enchanté
Monte, inondant au loin la Terre recueillie
Du doux rayonnement de sa pâle clarté.

Tout à coup une voix prélude et puis s'élève,
Et la nature écoute avec ravissement,
Triste comme un soupir et léger comme un rêve,
Le chant du rossignol qui vibre doucement,

Qui vibre et qui frémit sous la verte feuillée
Et qui, seul, au milieu du silence des bois,
Palpite comme une âme humaine, réveillée
Par le ressouvenir des amours d'autrefois.

Un homme est là, pensif; une plainte étouffée
Sort de son cœur, au bruit du chant mélodieux,
Et quand l'oiseau se tait, la voix pure d'Orphée
Chante... et des pleurs amers ruissellent de ses yeux.

Charme toujours, ô Philomèle,
Charme la longueur de ma nuit;
Que ma voix à ta voix se mêle,
Comme ta plainte à mon ennui.
Car j'ai perdu la bien-aimée,
Celle dont mon âme charmée
Aimait les yeux profonds et doux;
Et, depuis qu'elle est sous la terre,

Mon âme, veuve et solitaire,
La redemande aux dieux jaloux.

Eurydice, ô morte adorée,
Rêve de mes nuits sans sommeil,
Avant que l'aurore empourprée
Ramène le char du soleil,
A l'appel de ma voix plaintive
Accours, vision fugitive,
Et que la douceur de tes yeux
Dissipe un instant les ténèbres
Où le poids des heures funèbres
Étouffe mon cœur soucieux.

Eurydice, chère Eurydice,
Viens, dans l'ombre où tu m'as laissé,
Viens me rendre, ô consolatrice,
Un rayon du bonheur passé :
La fleur des amours éternelles
Éclôt dans les âmes fidèles
Aux inconsolables douleurs,
Et chaque jour la fleur bénie
Se renouvelle, rajeunie
Par la source vive des pleurs.

Eurydice, fleur de ma vie,
Si tu m'entends au noir séjour,
Éveille-toi, douce endormie,
Jusqu'à l'heure où naîtra le jour.
Quitte pour moi les rives sombres,
Traverse le peuple des ombres
Et laisse, fantôme charmant,
Dans le bleu du ciel sans nuage
Apparaître ta chère image
Aux tristes yeux de ton amant.

Il chante, et, sous la feuille attentive des arbres,
On dirait qu'une forme a glissé devant lui,
Blanche, de la blancheur sépulcrale des marbres,
Qu'illumine un reflet de lune dans la nuit.

Le poète lui tend les deux bras, et l'appelle :
« Arrête : reprenons le rêve commencé,
Avant de retourner dans la nuit éternelle,
Rends-moi l'illusion du bonheur effacé. »

Insensible à la voix aimante qui l'implore,
Comme les visions d'un songe passager
Que fait évanouir la clarté de l'aurore,
Le fantôme cruel s'enfuit dans l'air léger.

Le poète voudrait saisir l'ombre adorée...
Vainement,... elle glisse à travers la forêt,
Et là, bientôt, dans l'air subtil évaporée,
Elle s'efface — sans retour — et disparaît.

Puis, peu à peu, la nuit s'achève, la feuillée
Frissonne à la fraîcheur du matin, l'orient
Rougit, et, réveillant la terre ensommeillée,
L'aube claire paraît dans le ciel souriant.

Les oiseaux amoureux chantent, l'homme se lève
Pour reprendre le joug familier du travail,
Les yeux encor troublés par les vapeurs du rêve,
Le berger mène à l'herbe humide son bétail.

Tout s'égaie et revit dans la nature en fête;
Apollon, roi du jour, s'élance dans les cieux,
Et, de ses flèches d'or, il embrase le faîte
Des arbres éblouis sur les monts radieux.

Orphée alors regagne à pas lents sa demeure;
Sa démarche est pénible et son œil incertain;
Quand tout rayonne autour de lui, son âme pleure
Et maudit les clartés funèbres du matin;

Il maudit le soleil et la triste lumière,
La Nature joyeuse irrite son ennui
Et, sombre, exaspérant sa douleur coutumière,
Il te réclame, — ô douce Mort, — sœur de la Nuit.



LES FIANÇAILLES *

Pierre et Jeanne se sont fiancés, date heureuse,
Au doux mois de septembre, où la terre amoureuse
S'endort dans la tiédeur suprême de l'été.
Et Pierre s'abandonne à son rêve enchanté...
Le souvenir lointain des heures d'amertume
S'efface et disparaît, comme, au matin, la brume,
Quand les clairs Angélus ont sonné le réveil,
Se fond dans la chaleur joyeuse du soleil.

* Fragment d'un poème.

O Jeunesse, matin des jours, aube charmante,
Soupirs mystérieux qui gonflez l'âme aimante,
O divin tremblement d'aimer, frisson vainqueur
Qui fait que notre sang à la source du cœur
Reflue... et qu'une étrange et suave accalmie
Endort notre pensée et berce notre vie,
O Jeunesse, ô soleils éteints, bonheurs glacés!...
Pierre et Jeanne se sont tous les deux fiancés.

Il a mis à son doigt l'anneau de la promesse,
Douce chaîne où son âme est rivée... On les laisse
Librement se parler et s'écouter tous deux,
Et, le cœur près du cœur, les yeux cherchant les yeux,
Pierre et Jeanne vivront ainsi, l'un avec l'autre,
Toujours... Ne lit-on pas au Livre de l'Apôtre:
« Heureux ceux dont le cœur est pur, ils verront Dieu! »
Le cœur de Jeanne est pur, comme le ciel est bleu;
L'âme de Pierre est bonne; elle sera meilleure,
Quand il aura guéri, jour par jour, d'heure en heure,
Comme un oiseau blessé qui retrouve son nid,
Sa tristesse passée à cet amour béni.
Pierre est joyeux et chante, et sa chanson s'exhale
Comme, au lever du jour, la chanson matinale
Qui sort de terre et va dans les cieux empourprés
Mêler la voix des monts au murmure des prés...

LE CHEMIN DES AMOUREUX

CHANSON

Puisque mon âme s'est prise
A la douceur de vos yeux,
Laissez-moi cette surprise
De vous conduire à ma guise
Au « chemin des amoureux. »

Si vous voulez, — l'heure est douce, —
Nous irons cueillir aux bois
La violette qui pousse
Et s'ouvrira dans la mousse
En entendant votre voix.

Nous irons sous la ramée,
Nous nous parlerons tout bas,
Et dans l'herbe parfumée,
Les fleurs, ô ma bien-aimée,
Fleuriront devant vos pas.

Vous êtes une bergère,
Et je suis votre berger,
Nous irons sur la bruyère
Nouer des brins de fougère
Avec un ruban léger.

Vous êtes une princesse
Des histoires d'autrefois;
Au jardin de ma tendresse
Je prendrai pour Votre Altesse
Le lis blanc, la fleur des rois.

En vous voyant, Demoiselle,
La fauvette des buissons
Vous dira la plus nouvelle,
La plus tendre et la plus belle
De ses divines chansons.

Le thym et la marjolaine,
Le muguet et le jasmin
Vous feront, ô châtelaine,
Une gerbe dont l'haleine
Embaumera votre main;

Et si, près des sources claires,
Vous en parez vos cheveux,
Autour des tiges légères
Les abeilles messagères
Feront bourdonner mes vœux.

Puis, quand vous serez fleurie,
Je vous donnerai la main,
Et traversant la prairie,
Dans la même rêverie,
Nous reviendrons au chemin

Qui se perd sous la ramée,
Au « chemin des amoureux, »
Vous, songeuse et parfumée,
Moi, l'âme toute charmée
Par la douceur de vos yeux.

Jeanne prend la chanson que Pierre a composée...
Elle l'a lue, en souriant, et l'a posée
Dans un livre entr'ouvert, près de son bouquet blanc,
Puis elle a dit à Pierre, ému, pâle et tremblant :
« J'aime les vers, Monsieur, et je vous remercie,
Vous serez mon poète. » — « Et vous ma poésie, »

Répond-il, et tous deux ont souri...
Souriez,
O jeunes gens, soyez heureux, vivez, croyez,
Vivez dans l'avenir et croyez à vos rêves,
Savourez lentement l'oubli des heures brèves :
Le parfum du bonheur s'évapore en un jour,
Et ces fleurs du bon Dieu, la Jeunesse et l'Amour,
Se fanent promptement dans la triste vallée
Où l'eau de notre vie est bien vite écoulée ;
Tandis que l'heure est douce, ô jeunes amoureux,
Sous notre ciel changeant hâtez-vous d'être heureux !

Pierre est heureux ; il est avec la bien-aimée...
Il revient chaque jour, à l'heure accoutumée,
Pour suspendre ses yeux à ce regard charmant.
Chaque jour il revient plus tendre et plus aimant,
On lui donne sa place au cercle de famille,
On rit, on parle, on lit quelque histoire... L'aiguille
Qui court sur le cadran avec son pas léger
Dit que la vie est courte et le temps passager ;
Mais qu'importe le temps qui s'écoule, et la vie
Qui se consume, à ceux dont l'oreille ravie
N'écoute que leur âme et n'entend que le bruit
De ton aile, ô Psyché, qui vole dans la nuit !

Jeanne se met parfois au piano... Près d'elle,
Pierre l'entend chanter, et sa voix lui rappelle
Quelque chose d'ancien, et de déjà connu
Dans un pays... lointain, dont il est revenu
Avec un souvenir d'extase et d'harmonie
Étrange..., un souvenir de douceur infinie
Qui renaît dans son âme et redonne à ses yeux
L'obscure vision d'un temps mystérieux.
Car les bonheurs de l'homme ont en eux ce mystère
D'être un songe du ciel qui s'achève sur terre :
Fantômes d'un passé charmant ou rêves d'or
D'un avenir divin, mais qui n'est pas encor,
Ils prolongent ainsi la pauvre vie humaine
Dans une autre existence, abolie ou prochaine;
Ils sont les fils, tissés d'un rayon de soleil,
Qui rattachent nos cœurs au paradis vermeil
Où viennent, deux à deux, les âmes assorties
Échanger le mystique anneau des sympathies;
Et ces rayons, mêlés à la trame des jours,
Que nos yeux d'autrefois reconnaissent toujours,
Nous font, dans une douce et vague rêverie,
Entrevoir de nouveau l'éternelle patrie
Où nous rêvions hier et rêverons demain
D'un bonheur sans limite et d'un amour sans fin.

Mais septembre s'achève, et déjà les soirées
Sont plus longues ; déjà, toutes décolorées,
Les feuilles tristement commencent à pleuvoir
Sous le vent du matin et l'haleine du soir.
L'homme devient plus grave au déclin de l'année.
Et Pierre, gravement, après chaque journée,
S'entretient avec Jeanne, en lui tenant la main,
De leur voyage à deux sur le même chemin,
Des tâches à venir, des projets et des rêves,
De l'existence, avec ses labeurs et ses trêves,
Et d'un nid à bâtir, bien commode et bien doux,
Loin des bruits indiscrets et loin des yeux jaloux,
Pour que, s'il plaît à Dieu de les bénir, à l'heure
Où les enfants viendront égayer la demeure,
La demeure soit prête et les grains épargnés
Pour donner la pâture aux enfants nouveau-nés.
Et Jeanne : « Nous n'aurons tous deux qu'une seule âme,
« Car je serai pour vous, Pierre, une bonne femme...
« Puisque vous avez pris ma main dans votre main,
« Gardez-la. Qu'aujourd'hui soit semblable à demain !
« Voilà mon rêve aussi ; je n'en ferai pas d'autre.
« Ma vie est désormais enchaînée à la vôtre,
« Vous serez le travail, et je serai l'amour,
« Et Dieu nous donnera le pain de chaque jour. »

La voix de Jeanne est grave en disant ces paroles,
Grave et pleine ; elle n'a rien de ces voix frivoles
Qui parlent de bonheur et d'amour follement,
Comme on raconterait le songe d'un moment.
Elle sait que la vie est une chose austère,
Que c'est l'ordre d'en haut et la loi de la terre
De poursuivre chacun notre tâche ici-bas
Et de nous reposer en serrant dans nos bras
Celle que nous aimons d'une amour infinie
Et les enfants éclos de cette amour bénie,
Elle sait que la femme et l'homme, tous les deux,
Ont une même route à suivre sous les cieux,
Une même prière à dire au même temple,
Un même livre à bien remplir, un même exemple
A bien donner, pour ceux qui naissent de leur sang ;
Que toute la vigueur de l'homme en traversant
Ce désert d'exilés qui s'appelle le monde
Est de se soutenir par une foi profonde
Dans un cœur dévoué qui bat auprès du sien,
Et que la route est dure, et que l'homme n'est rien,
Si, pour passer le fleuve et franchir la montagne,
Il n'a pas avec lui quelque douce compagne
Dont la lèvre ait charmé la lèvre et dont la main
Cueille une fleur de songe aux landes du chemin.



L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE

A DES ÉCOLIERS

Solitude où je trouve une douceur secrète.

LA FONTAINE

Vous partirez bientôt pour un heureux voyage,
Vous briserez gaîment le mur de la prison,
Vous vous envolerez vers un libre horizon,
Et, comme des oiseaux échappés de leur cage,
Vous reverrez le lieu natal, ville ou village,
Et vous retrouverez le seuil de la maison.

Je viens vous dire adieu sur la porte entr'ouverte,
Adieu, pour quelques-uns, pour d'autres, au revoir...
Rassurez-vous, pourtant, je ne veux rien prévoir,

Sinon que cette cour sera bientôt déserte;
Dehors l'air est plus vif et la feuille plus verte,
La liberté vous tente et vous l'aurez ce soir.

Ce soir, vous dormirez d'un sommeil sans contrainte,
Vous vous réveillerez demain... quand vous voudrez,
Les yeux brillants, l'esprit en fête, et vous irez,
Des bras de votre mère et de sa douce étreinte,
Dissipés, sans remords, et vagabonds, sans crainte,
Revoir les vieux amis que vous reconnaîtrez.

Ces vieux amis, ce sont les coteaux et les plaines,
L'Océan dont le bruit sourd et mystérieux
Est comme un long soupir qui monte vers les cieux,
Et les grandes forêts dont les branches sont pleines
Du doux frémissement des légères haleines
Et du concert des nids effarés ou joyeux.

Il faut de la vertu pour voir lever l'aurore;
Mais quel plaisir charmant, à l'aube du matin,
De regarder venir de l'horizon lointain
L'indécise clarté du ciel qui se colore,
Tandis qu'en haut des monts la brume s'évapore
Sous les tièdes rayons du soleil incertain.

« L'aurore, au char léger, chasse la nuit agile; »
Un vieux texte oublié, qu'autrefois on apprit
Bien ou mal, tout à coup nous revient et nous rit;
On se rappelle alors les vers du doux Virgile,
Et, le regard fixant la mémoire fragile,
Les souvenirs anciens chantent dans notre esprit.

L'école buissonnière est une bonne école;
On peut encor s'instruire à battre les buissons,
Mais ce n'est point assez d'écouter leurs chansons;
La Nature se tait pour l'écolier frivole,
Et, pour bien pénétrer la grande parabole,
Il faut être attentif à ses hautes leçons.

C'est que, partout, au sein de la mère Nature
L'homme trouve un sévère et grave enseignement;
C'est un livre profond que ce livre charmant
Où les seuls étourdis lisent à l'aventure,
Et la Création parle à la créature
De travail, de devoir et de recueillement.

Jeunes gens, écoutez ce chœur des voix secrètes
Qui chantent à l'enfant ce qu'il doit retenir
Et le forment ainsi pour les jours à venir;

Dans la saison fleurie et joyeuse où vous êtes,
Gravez, gravez en vous ces paroles muettes,
Et façonnez votre âme à s'en ressouvenir.

La Nature, elle aussi, peut nous apprendre à vivre;
Elle éclaire notre âme en égayant nos yeux.
Ne sommes-nous pas faits pour regarder les cieux,
Un arbre n'a-t-il pas des feuilles, comme un livre,
Et la fraîche senteur dont le bois nous enivre
N'enferme-t-elle point un suc mystérieux?

Ne sent-on pas monter une sève robuste,
Qui trempe notre esprit en gonflant notre chair,
Quand on a respiré, tout le jour, le bon air?
Le bon air fait grandir l'enfant, comme l'arbuste;
Le corps plus vigoureux rend la raison plus juste,
Le regard est plus vif lorsque l'œil est plus clair.

Allez vous recueillir au sein des solitudes:
Comme on disait jadis, du temps des anciens Dieux,
L'Innocence et la Paix habitent dans ces lieux;
Que les vertes forêts soient les salles d'études
Où vous prendrez gaîment de saines habitudes:
Ce qu'on apprend sans peine est ce qu'on sait le mieux.

La Nature est toujours la bonne conseillère
Qui fait les esprits droits et les cœurs ingénus;
Fils d'un siècle vieilli, nous sommes devenus,
Hélas! bien étrangers à la candeur première,
Mais, dans la paix des champs, une voix familière
Nous dit, comme autrefois : « Soyez les bienvenus,

« Soyez les bienvenus, ô voyageurs des villes;
« Venez, imprégnez-vous de ma rusticité,
« Oubliez, dans mes bois, le bruit de la cité;
« J'ai préparé pour vous des retraites tranquilles
« Où je vous verserai, loin des rumeurs civiles,
« Le charme bienfaisant de ma simplicité.

« Venez vous reposer à l'ombre de mes chênes,
« Venez vous endormir au bruit de mes ruisseaux,
« Vous vous réveillerez au chant de mes oiseaux;
« Secouez un moment le fardeau de vos peines,
« Amis, et venez boire à l'eau de mes fontaines
« L'oubli des durs chagrins ou des rudes travaux. »

Voilà, quand je rentrais dans mon petit village,
Ce que j'entendais dire à mes vieilles forêts :
Mais les plus vieux discours ne sont pas les moins vrais,

L'éternelle Nature a toujours le même âge ;
Elle vous parlera dans le même langage,
Quand vous irez courir aux bois ou je courais.

Courez, sautez, jouez, car rien ne vous empêche,
Enfants, d'être à la fois recueillis et joyeux ;
Courez et bondissez, la flamme dans les yeux :
La vie aux champs n'est point ingrate ni revêche;
Armez-vous pour la chasse ou partez pour la pêche,
Et variez ainsi vos leçons par vos jeux.

Je ne comprends pas bien que l'on pêche à la ligne,
Je n'aime pas beaucoup « tremper du fil dans l'eau, »
Ni me planter tout droit, le long d'un clair ruisseau,
Immobile, sans dire un mot, sans faire un signe,
N'ayant pour seule joie et pour seule consigne
Que de prendre un goujon avec un vermisseau.

Mais pêcher, en songeant, près d'une belle rive,
Voir la face de l'eau se rider sous le vent,
Voir les reflets du ciel dans ce miroir mouvant,
Et laisser sa pensée aller à la dérive,
Est-il rêve plus doux pour bercer l'âme oisive
Dans la placidité de son enchantement ?

Je ne suis pas non plus un chasseur très farouche,
J'ai souvent étonné la candeur de mon chien
A poser mon fusil, dont je ne faisais rien,
En m'asseyant pensif sur une vieille souche,
Pour chasser aux lapins sans brûler de cartouche,
Et ceux que j'ai tués se portent assez bien.

Mais je me rappelais les fables du Bonhomme,
Je me les récitais à moi-même tout bas,
Et je flattais mon chien qui ne comprenait pas ;
Je rêvais à des vers ; mon chien dormait un somme,
C'est un rare gibier qu'un joli vers : en somme,
Le carnier est moins lourd et le chasseur moins las.

Et puis, quand on revient, le soir, au clair de lune,
Quand sa faucille d'or monte dans le sous-bois,
Quand on entend de loin mille petites voix,
N'est-ce pas un plaisir de voir, dans la nuit brune,
Les étoiles, là-haut, s'allumer une à une
Ou s'échapper en gerbe et jaillir à la fois ?

L'étoile qui répand sur nous sa douce flamme
Dit à l'enfant : « Rayonne et sois pur, comme moi,
« Fidèle à ta parole et ferme dans ta foi :

« L'amour de l'Idéal est l'étoile de l'âme,
« Le Dieu qui t'a fait naître est celui qui m'enflamme,
« Et j'ai dans ma lueur un rayon de sa loi. »

Celui qui n'a jamais regardé les étoiles
Par un beau ciel d'été, sans nuage, celui
Qui n'a pas écouté le verbe de la nuit,
Comme ces vieux bergers qui songeaient sous les toiles
Des tentes du désert, quand Dieu perça les voiles
De leur ciel d'Orient où son jour avait lui,

Celui-là ne sait pas combien la nuit profonde,
Dans le rayonnement de sa pure clarté,
Verse d'apaisement et de sérénité
Aux rêveurs fatigués par le roulis du monde,
Qui songent d'une mer où le rythme de l'onde
Bercerait mollement leur navire enchanté.

Il ne sait pas non plus le charme des veillées
Qu'on aime à prolonger sous le clair firmament ;
Aux souffles de la nuit les branches doucement
Frémissent, et parfois, par le bruit réveillées,
Des familles d'oiseaux mêlent, sous les feuillées,
Au murmure des voix leur frais babillement.

C'est l'heure des récits et celle des histoires
Qu'on raconte aux enfants, pour les faire dormir;
Mais souvent leurs grands yeux persistent à s'ouvrir,
Après qu'on a vingt fois dit des choses très noires
Ou des contes très bleus — et plus bleus que notoires
Qu'on achève toujours sans jamais les finir.

Je finis... Aussi bien je ferais un poème
Qui n'en finirait pas... Mais, poème ou discours,
Je sais que les meilleurs sont encor les plus courts,
Et je veux m'en tenir au plus clair de mon thème :
« Le livre de Nature est le livre suprême,
« Méditez-le souvent et lisez-le toujours. »

Vous le savez déjà dans votre insouciance :
Être toujours sincère et toujours naturel
Et vivre droitement, sous la clarté du ciel,
Dans la paix de son cœur et de sa conscience,
Voilà tout le secret de l'humaine science :
— C'est la saveur du fruit et le parfum du miel.



AU GUI L'AN NEUF

Elle vient à nous, la nouvelle année;
La neige lui fait un tapis d'argent;
Elle vient à nous pensive... et songeant
A l'obscur secret de la Destinée,
Dont elle a reçu le livre changeant.

Au livre fatal, que va-t-elle écrire?
Le siècle qui tombe est silencieux.
Va-t-elle égayer nos temps soucieux?
O nouvelle année! est-ce ton sourire
Qui rendra la joie à nos tristes yeux?

Donne, ô nouvel an! donne à la patrie
Une âme plus chaude, un sang plus vermeil.
Nous avons besoin de ton clair soleil :
La vigne qui meurt veut être guérie,
La France qui dort attend son réveil.

Retrempe le cep, ranime la France;
Chante : Au gui l'an neuf! comme aux jours lointains,
Et, pareille au gui des chênes hautains,
Fais pousser en nous la verte espérance
Qui remet l'audace aux cœurs incertains.

Les chênes de France ont assez de force;
Ils gardent encor l'entaille du fer;
Mais le cœur est bon, si l'arbre a souffert.
Fais couler à flots sous la vieille écorce
Les sucs nourriciers qui renflent la chair.

Donne, nouvel an, à notre alouette
Un essor plus libre, un cri plus joyeux;
Rends-nous la fierté de nos grands aïeux
Quand, les jours de guerre ou les soirs de fête,
Ils vociféraient sous les larges cieux.

Apporte à chacun, ô nouvelle année!
Le jouet qu'il faut pour le rendre heureux;
Fais que les enfants et les amoureux
Bénissent tes pas à chaque journée
Dont le ciel léger passera sur eux.

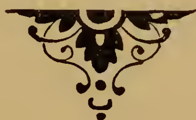
Mais donne en retour à celui qui pleure,
Et que rien ne peut distraire ou guérir,
Un philtre calmant qui l'aide à souffrir;
Allège pour lui la chaîne de l'heure,
Et, quand il mourra, fais-le bien mourir!

Viens aussi donner à celui qui rêve,
Artiste ou poète, un rêve si beau,
Que son œuvre passe, ainsi qu'un flambeau,
Du jour qui s'éteint au jour qui se lève,
En laissant au monde un rayon nouveau.

Salut! bonne année, année inconnue!...
Nous saurons — plus tard — de quoi sont remplis
Les mois que ta robe enferme en ses plis;
Mais ta robe blanche est la bienvenue,
Mère des souhaits, fille des oublis!

O nouvelle année, aux yeux de mystère,
Vois, nous te fêtons, des fleurs dans la main;
Accomplis ton œuvre et suis ton chemin;
Dis-nous : « Gloire au ciel et paix sur la terre! »
Et prends en pitié le vieux genre humain!

Janvier 1887.



PENSÉES D'AUTOMNE

Il est des jours où nos pensées
Se lamentent dans notre esprit
Comme ces ramures froissées
Que le vent d'automne meurtrit.

Mélancolique, d'heure en heure,
Le jour s'épuise... lentement,
Et, sans raison, notre âme pleure
D'un vague désenchantement.

Ce n'est point le deuil volontaire
Qui sait la cause de ses cris
Et qui redemande à la terre
Ceux que la terre nous a pris;

Ce n'est pas non plus la souffrance
De quelque triste vision,
Comme la fin d'une espérance
Ou la mort d'une illusion;

Ce sont d'obscures rêveries,
C'est le nocturne sans motif
Que, sur les landes défleuries,
Chante, en tombant, le soir plaintif.

Sous un ciel bas que rien n'éclaire,
Où le jour ressemble à la nuit,
Meurt un soleil crépusculaire
Et vaguent des vapeurs d'ennui.

Le linceul des brumes d'automne
Assoupit la rumeur des eaux,
Avec un soupir monotone
La bise effleure les roseaux,

Et des nuages noirs de pluie
On dirait que descend parfois
Un frisson de mélancolie
Qui va se perdre au fond des bois...

Où donc est la saison superbe
De l'été robuste et vermeil
Quand le moissonneur fait sa gerbe,
Sous l'embrasement du soleil?

Où donc est la saison légère
Avec ses grelots de grésil,
Quand l'aubépine messagère
Fleurit aux haleines d'Avril,

Et que, dans les fraîches vallées,
Sur les feuillages éclatants
Passent les brusques giboulées,
Larme et sourire du Printemps?

Hélas! où sont toutes ces choses,
Et Floréal et Thermidor,
Le doux mois des roses écloses,
Le beau mois des javelles d'or?

La dernière rose est fanée,
Les derniers épis sont rentrés,
Après le déclin de l'année,
Voici les jours décolorés.

Les jours languissants et funèbres,
Où, des horizons indécis,
Montent vers nous, dans les ténèbres,
Les fantômes de nos soucis.

Ils surgissent, spectres sans nombre;
Nous avons beau les conjurer;
Près de nous, de leur bouche d'ombre,
Nous les entendons murmurer :

« Naître..., à quoi bon?—Vivre..., qu'importe?
Puisque hier ressemble à demain,
Puisque le deuil est à la porte,
Et la mort au bout du chemin ! »

Une indicible lassitude
Nous brise alors les deux genoux,
Le silence et la solitude
S'épaississent autour de nous,

Et dans nos âmes affaissées
Nous laissons nos rêves éteints,
Bonheurs perdus..., amours passées...
Mêler leur cendre aux jours lointains.

Evoqués par l'heure plaintive,
Nos souvenirs et nos regrets
Semblent flotter à la dérive
D'un fleuve bordé de cyprès;

Puis, peu à peu, quant la nuit tombe,
Nos tristes yeux, lourds de sommeil,
Se ferment, comme dans la tombe,
En pleurant la mort du Soleil.



NOCTURNE

QUAND nous dormons, les morts chantent des airs charmants,
Et c'est une musique aux douceurs infinies
Que ce bruissement de vagues symphonies
Qui paraissent venir de lointains firmaments.

Ainsi, cette nuit même, il me semblait t'entendre,
Chère Ame, me chanter lentement, à mi-voix,
Comme je t'en priais dans nos jours d'autrefois,
Une chanson d'amour, très triste, mais très tendre.

J'ai cherché vainement à m'en ressouvenir,
Et je n'ai retenu de l'air et des paroles
Qu'un bruit léger, pareil au chant des brises folles
Qui pleurent le matin quand le jour va venir,

Ou pareil au frisson des feuilles caressées,
Quand l'haleine du soir glisse sur la forêt,
Et qu'elle éveille, à l'heure où la lune paraît,
Les apparitions de nos amours passées.

La voix disait : « Je t'aime et tu m'aimes ; tous deux,
L'un près de l'autre, ami, comme deux cœurs fidèles,
Vers le pays du rêve, avec de blanches ailes,
Nous nous envolerons dans les espaces bleus. »

Elle disait encor, la douce voix : « Tu m'aimes,
Et je t'aime ; je suis toujours auprès de toi,
Je t'ai laissé mon âme et je garde ta foi
Dans le temple éternel des amitiés suprêmes. »

Elle disait enfin, la voix tendre : « Aimons-nous,
Si nous n'habitons plus dans les mêmes demeures,
Songe à moi que tu fais pleurer lorsque tu pleures,
Ta nuit sera moins longue et ton réveil plus doux. »

Et l'accompagnement, dans ses notes plaintives,
Semblait dire : « Je suis la plainte de ton cœur,
Le bruit de tes sanglots, la voix de ta douleur,
Et le glas désolé des heures fugitives.

« Mais je suis le prélude aussi du jour certain
Où ton Amie et toi, pour vous aimer encore,
Vous partirez tous deux du côté de l'aurore ;
Je suis la voix de l'aube et le chant du matin ;

« Et c'est pourquoi je mêle à mes notes funèbres,
Tristes comme une nuit de larmes et d'adieux,
Sur un rythme plus doux des accords plus joyeux,
Clairs comme un rayon blanc qui luit dans les ténèbres. »

Et ce chant d'espérance endormait mon ennui.
Je retrouvais l'accent de la voix bien aimée,
Et je reconnaissais l'image accoutumée
Dont le tendre sourire illuminait ma nuit.

Je t'entendrai toujours, musique de mon rêve,
Je prêterai l'oreille et fermerai les yeux,
Et je ressaisirai cet air mystérieux
Que la douleur commence et que l'espoir achève.

Et je dirai : Nos morts chantent des airs charmants,
Et c'est une musique aux douceurs infinies,
Que ce bruissement de vagues symphonies
Qui paraissent venir de lointains firmaments.



LES RÊVEURS

A UNE AMIE

Ceux que la rêverie a touchés de son aile
Sont des êtres silencieux :
Ils foulent sans plaisir la terre maternelle,
Et leur âme d'oiseau dans sa prison charnelle
Se débat en cherchant les cieux.

Leurs yeux sont fatigués de regarder le monde,
Leur oreille est lasse du bruit;
Ils passent au travers de la foule qui gronde,
Et vont ensevelir leur extase profonde
Dans le mystère et dans la nuit.

La solitude est chère à leurs âmes blessées ;
Amoureux de l'ombre des bois,
C'est là qu'ils vont finir les œuvres commencées
Ou revivre, un moment, dans les choses passées
Et dans les songes d'autrefois...

La source murmurante est une ancienne amie
Qui leur dit des mots familiers ;
Discrète et pure, elle est l'image de leur vie,
Et berce, à sa chanson, leur pensée endormie
Sous les arbres hospitaliers.

Les haleines du vent sont la flûte légère
Qui les accompagne en chemin ;
Ambition stérile et gloire mensongère,
Que pèse tout cela contre un brin de fougère
Frais et parfumé dans la main ?

L'herbe des prés, le chant des oiseaux, la verdure
Parlent à l'esprit des rêveurs ;
Confidents attristés de la grande nature,
Ils savent qu'ici-bas tout passe et rien ne dure,
Les feuilles, les nids et les fleurs ;

Mais leur mélancolie est sincère et sereine;
 Les larmes qu'ils ont dans les yeux
Viennent d'un cœur rempli par la misère humaine;
C'est le débordement d'une source trop pleine,
 Ce sont des pleurs silencieux,

Et qui tombent, pareils à ces gouttes de pluie
 Des jours d'été, lourds et brûlants,
Qu'un orage répand et qu'un rayon essuie,
Et que boit à longs traits la terre recueillie,
 Pour féconder ses larges flancs.

Ainsi vont les rêveurs, ignorés de la foule...
 Pêcheurs muets et résignés,
Effrayés ou meurtris par la vague qui roule,
Ils ont tiré leur barque à l'abri de la houle
 Où les autres sont entraînés;

Puis ils l'ont amarrée à quelque doux rivage,
 Devant un paisible horizon,
Heureux de saluer les voiles de passage
Dont une bonne étoile a guidé le voyage,
 Des fenêtres de leur maison.

Ils n'ont pas d'amertume et pas de jalousie
A voir les autres triomphants;
Aller, sans croire au mal, sur la route choisie,
N'est-ce pas, grâce à Dieu, toute la fantaisie
Des poètes et des enfants?

Simples comme l'enfant et comme le poète,
Les rêveurs enferment en eux
Un idéal de vie ingénue et parfaite,
Mais dont parfois, hélas! la poursuite inquiète
Les empêche d'être joyeux.

Ils sont fiers. — La fierté blesse ceux qu'elle force
A la subir en la voyant;
Mais, c'est la sève en feu palpitant sous l'écorce;
C'est l'arme du soldat qui lui donne sa force,
Et c'est le Verbe du croyant.

Ils sont doux. — La douceur dans la mêlée humaine
Est un fragile bouclier;
Mais, si frêle qu'il soit, sa vertu souveraine
Peut amortir l'envie et fatiguer la haine
Qu'il repousse, sans leur plier.

Ils sont purs. — Ils n'ont plus pourtant la robe blanche
Des premières illusions;
Souvent leur âme est trouble et leur chair se revanche,
Quand monte de l'abîme, où le désir se penche,
L'appel brutal des passions;

Mais un essor viril les emporte sans trêve
Vers la lumière et les sommets;
Ils vont, toujours plus haut, où la clarté se lève,
Et meurent, sans regret, sur la foi de leur rêve
Qu'ils ne réalisent jamais...

ENVOI

Vous m'avez demandé de vous dire la cause
Qui voilait le front des songeurs:
C'est là ce que j'en sais, si j'en sais quelque chose.
Lorsque vous en verrez, que vos lèvres de rose
Accueillent doucement ces pâles voyageurs.



SONNET

« Ars longa, vita brevis »

L'ART est long et la vie est brève;
Mais qu'importe le jour qui fuit,
Si l'on a pu faire un beau rêve
Avant de rentrer dans la nuit!

Le rêveur qui marche sans trêve
Où son étoile le conduit,
Peut semer, sans que son grain lève,
Et planter, sans cueillir son fruit:

Tôt ou tard, si son œuvre est bonne,
La Muse lui tend la couronne
Qu'elle réserve à ses élus;

Et, jeune ou vieux, quand l'heure sonne
Où sa pauvre âme ne bat plus,
Son intelligence rayonne.





Table



TABLE

III. — *L'ART.*

IV. — *LA VIE*



Achevé d'imprimer

le vingt-trois mai mil huit cent quatre-vingt-neuf

PAR

ALPHONSE LEMERRE

(Bancel, *conducteur)*

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

A PARIS

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

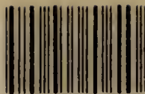
1.08.82

SEP 03 '82

NOV 22 2006

NOV 13 2006

CE



a39003 002514783b

CE PQ 2204
.C9A9 1889
COO CHANTAVOINE, AU FIL DES J
ACC# 1220905